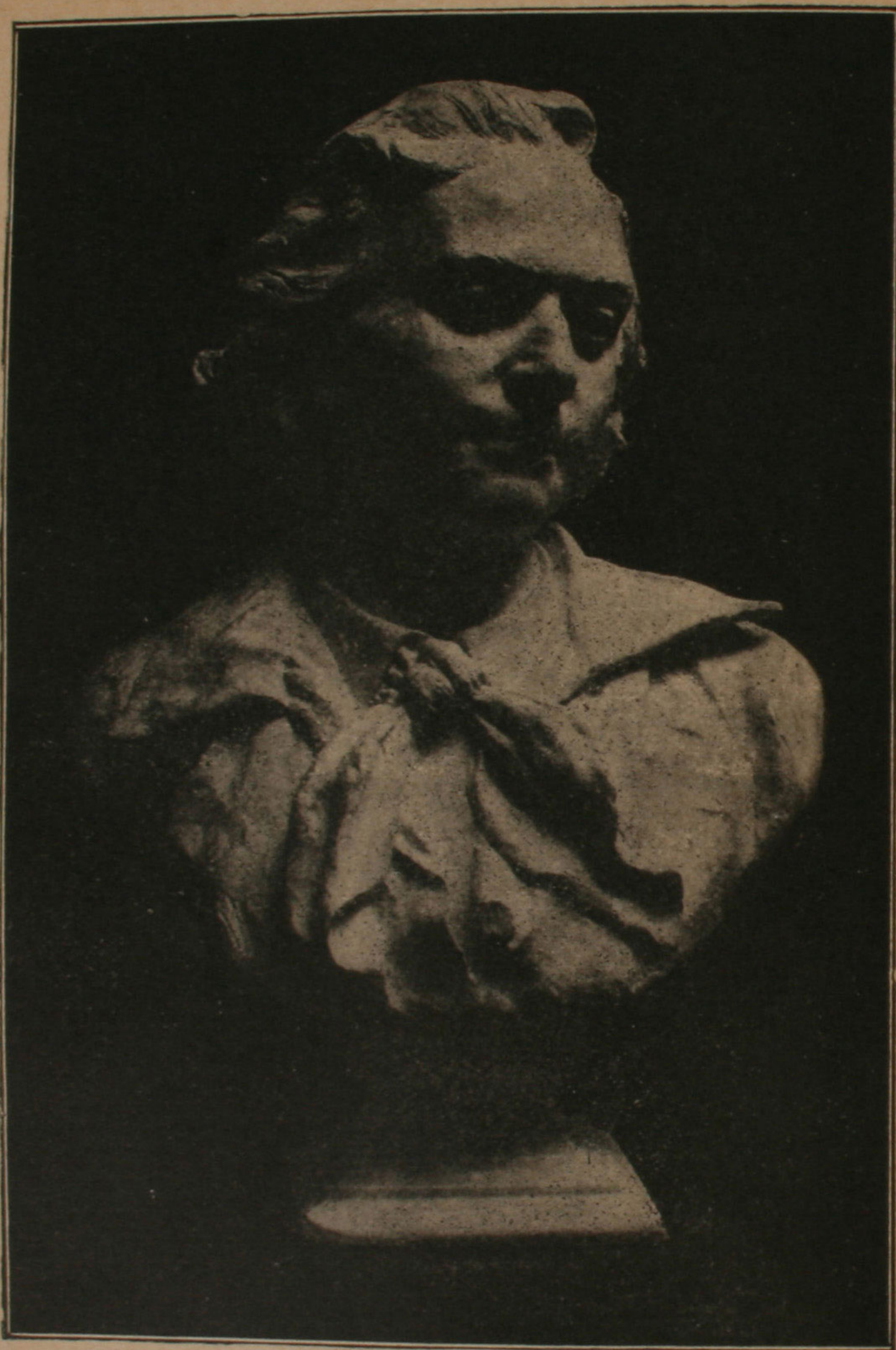


Alexander Leach .



HÉGÉSIPPE MOREAU



HÉGÉSIPPE MOREAU

(d'après le buste de M^{me} COUTAN-MONTORGUEIL)
*placé sur la tombe du poète au Cimetière
Montparnasse.*

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Hégésippe MOREAU

POÉSIES ET CONTES

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

par

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec deux portraits d'Hégésippe MOREAU

et un portrait de Louise LEBEAU

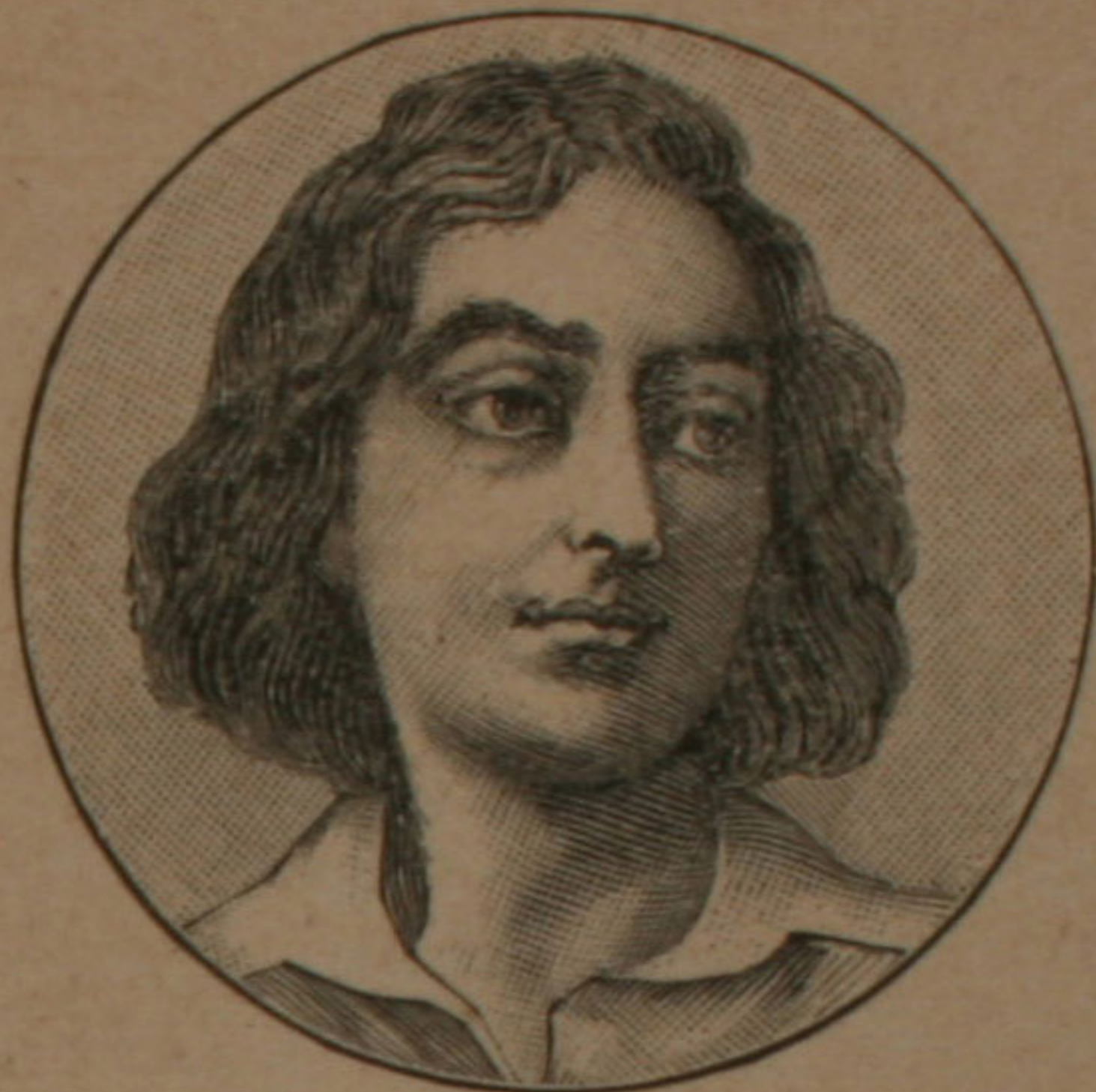


LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS



HÉGÉSIPPE MOREAU.

SUR HÉGÉSIPPE MOREAU

HÉGÉSIPPE MOREAU !... Ah ! la triste histoire il va me falloir conter. Mal entré dans la vie, le doux poète du Myosotis en devait sortir plus mal encore. Comme tant d'autres, il était venu trop tard dans un monde trop vieux. Je dis bien, comme tant d'autres, car ils furent une pléiade — la pléiade maudite ! — d'écrivains, de poètes qui, dans les mêmes temps où Moreau se débattait contre la misère, connurent toutes les déceptions, toutes les privations, toutes les douleurs après avoir eu toutes les ambitions et qui terminèrent leur vie lamentablement. — Attirés par la gloire retentissante des écrivains de l'école romantique, l'imagination exaltée par les polémiques et les batailles littéraires, ils étaient accourus du fond de leur province vers ce Paris ardent et insatiable. Sans ressources, avec la pauvre petite auréole de leur gloire locale, ou, même, sans auréole du tout, mais brûlant d'admiration pour les choses de l'art et de la littérature, ils arrivaient en foule. Faut-il citer leurs noms ? Beau-

coup sont oubliés aujourd'hui. Ce sont les deux Lyonnais Louis Berthaud et Jean Pierre Veyrat, âpres polémistes, qu'un petit journal paru à Lyon, l'Homme Rouge, avait lancés dans leur ville et qui se crurent assez forts pour conquérir Paris. Ils y échouèrent tristement : l'un, Berthaud, y mourut de misère ; l'autre, Veyrat, eut la sagesse de retourner dans son pays natal où il s'éteignit d'épuisement, à trente-quatre ans. C'est Charles Lassailly, qui fut un instant le collaborateur de Balzac et que l'excès de travail et les privations menèrent à la folie. C'est Elisa Mercœur, charmante et tendre Muse qui s'est tuée à vouloir faire vivre les siens du gain de sa plume. C'est encore Aloïsius Bertrand, l'auteur de Gaspard de la nuit, à qui arrive semblable destinée, pour avoir trop cru à l'art et avoir trop présumé de ses forces. Et puis, voici le malheureux poète Emile Roulland, qui meurt d'indigence et d'abandon dans un galetas de la rue Saint-Honoré, à deux pas du grenier où deux autres désespérés littéraires, Escousse et Lebras, s'asphyxient avec un boisseau de charbon parce que leurs deux dernières pièces ont été sifflées ! Enfin à cette liste déjà trop longue, il faut ajouter le nom d'Hégésippe Moreau, dont la vie n'aura pas été moins misérable, ni moins tragique.

J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins.

a-t-il dit. Vers délicieux mais qui contiennent, pour le moins, un mensonge. L'auteur du Myosotis, en effet, n'est pas né à Provins ; quant aux amis dont il parle, étaient-ils vraiment si nombreux ?...

Hégésippe Moreau vit le jour à Paris, rue Saint-Placide, n° 9, le 8 avril 1810. Il fut inscrit aux registres de l'état-civil sous les noms de : Pierre-Jacques Roulliot, fils de Marie-Philiberte Roulliot, née à Cluny, âgée de trente-six ans. Il était donc enfant naturel.

Claude François Moreau, son père, était originaire de Poligny, dans le Jura ; à la naissance du poète, il tenait un modeste emploi de professeur au collège muni-

cipal de Provins. Pourquoi il ne fit pas tout son devoir à l'égard de son fils, cela est d'autant moins explicable qu'à peine rétablie, Marie Roulliot vint demeurer auprès de lui avec l'enfant. Ce que fut la vie du ménage? on le devine; le professeur gagnait peu, il fallut se restreindre se priver. Claude Moreau était de constitution délicate, il supporta mal les privations et, le 15 mai 1814, il s'éteignit de la poitrine.

Restée veuve, n'ayant aucune ressource, la mère d'Hégésippe Moreau devint femme de chambre au service de



LOUISE LEBEAU.

Mme Guérard veuve aussi, elle, et mère de deux enfants, Emile et Camille Guérard, qui devaient exercer plus tard une favorable influence sur l'esprit du poète. Mme Guérard, par la suite Mme Favier — elle épousa en secondes noces un médecin-major — avait quelque aisance et un cœur excellent. Elle employa la veuve du

professeur et s'intéressa au jeune garçon. Mis d'abord dans une petite école où il donna satisfaction à l'institutrice, il fut ensuite placé, par les soins de Mme Favier, au petit séminaire de Meaux, et, enfin, au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau, où il resta jusqu'à la fin de sa rhétorique.

En 1823, malheureusement, il avait perdu sa mère; seul au monde, sans parents, il n'avait guère, en fait de vrais amis, qu'Emile et Camille Guérard, et, pour tout appui, la bonne Mme Favier dont j'écris le nom avec respect. Encore Emile Guérard mourut-il avant qu'il soit sorti du collège.

Sa rhétorique terminée, Moreau entra en apprentissage chez un imprimeur de Provins, Théodore Lebeau. « Il était, à ce moment, écrira la fille de ce dernier, d'une sensibilité exquise, ayant des larmes pour toutes les émotions pieuses et pures. » Elle dut le savoir mieux que personne, elle dont le cœur du jeune homme s'éprit d'un amour profond et chaste qui dura autant que ses faibles forces. — Louise Lebeau était de neuf ans plus âgée que l'apprenti typographe ; douce, aimante, pleine de sagesse, elle aurait pu être la dévouée compagne de sa vie et elle aurait fait son bonheur, mais il était écrit que le pauvre orphelin ne rencontrerait pas le bonheur sur cette terre. Lorsqu'il entra à l'atelier Lebeau, Louise était déjà mariée. (1)

Louise Lebeau aura été l'unique passion de Moreau, comme elle fut aussi l'inspiratrice de son jeune génie. C'est à elle qu'il songeait en composant la Sœur du Tasse, la Souris blanche, le Gui de chêne et tous les délicieux Contes à ma sœur. Car, il l'appelait sa sœur, comme pour marquer la nature des rapports qui s'étaient établis entre eux. Bien souvent — lorsqu'il sera à Paris — il lui écrira son découragement et sa détresse. Il sait qu'elle le comprend, qu'elle compatira à ses malheurs. Elle sera la confidente à laquelle on ne cache rien de ses pensées, à laquelle on confesse ses ambitions sans honte, ses fautes sans crainte. Toujours elle se montrera indulgente, toujours elle trouvera les mots pour calmer sa peine, pour remonter son courage. Elle poussera la tendresse jusqu'à lui faire tenir un peu d'argent, modestes économies réalisées sans doute sur les dépenses de son ménage...

Mais n'anticipons pas.

Tout en apprenant son métier de typographe, Moreau courtisait les Muses, comme l'on dit... de façon bête ! Ce qui signifie, plus simplement, qu'il s'essayait à rimer des petites pièces.

De menus couplets qui circulaient par la ville lui avaient déjà acquis une certaine renommée locale. Tout

(1) Elle avait épousé M. Jeunet, un imprimeur qui s'établit à Abbeville, puis à Amiens. ¶

le monde était fier de lui, depuis Mme Favier jusqu'à son patron Théodore Lebeau. Celui-ci ne laissait pas échapper une occasion de pousser en avant son apprenti, en l'avenir duquel il avait une absolue confiance. Aussi lorsque Charles X traversa la ville, s'empressa-t-il d'imprimer en lettres énormes, sur d'immenses transparents, une poésie de circonstance qu'il avait demandée au jeune poète. Veut-on un échantillon ? — Moreau s'écriait, en terminant sa pièce :

Français qui respectez l'honneur et le courage,
L'amour du bien public, la justice et la foi,
A toutes les vertus d'un mot rendez hommage,
Criez : Vive le Roi (1)

Vive le roi ! et Moreau était républicain, — républicain comme Béranger, le dieu du moment, comme Béranger dont l'influence est si visible dans nombre de ses chansons... Il n'avait pas osé refuser les couplets sollicités par M. Lebeau mais, sitôt cette besogne achevée, sans lâcher la plume, il avait écrit une autre pièce, vengeresse celle-là et qui commence par cette strophe mordante et amère :

Vive le Roi !... Comme les faux prophètes
L'ont enivré de ce souhait trompeur !
Comme on a vu grimacer à ces fêtes
La Vanité, l'Intérêt et la Peur !
Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
Devant le char tout s'est précipité,
Et seul, debout, je murmure à voix basse :
Vive la liberté !

N'est-ce pas là l'esprit, le ton et la forme de Béranger ? avec plus de fougue cependant, et une inspiration plus vive, plus rapide, plus aisée !...

La poésie de Moreau, imprimée sur des feuilles volantes,

(1) Ce couplet a été publié pour la première fois par M. Henri Lardanchet dans son très intéressant volume : *Les Enfants perdus du Romantisme*.

courut toute la ville. L'académicien Pierre Lebrun qui habitait les environs de Provins en voulut connaître l'auteur. Lebrun était la bonté même, il s'intéressa au jeune homme, lui promit son appui et lui conseilla d'affronter le concours de l'Académie. Le sujet choisi pour 1829 était justement l'Invention de l'imprimerie. L'auteur de Marie Stuart pensa que ce sujet convenait particulièrement bien à un poète-typographe. Moreau se mit à l'œuvre; malheureusement, ses vers parvinrent trop tard à l'Institut. Lebrun qui connaissait le désir que son protégé avait d'aller à Paris tenter la Fortune, lui conseilla alors d'adresser son poème, sous forme d'épître, à l'imprimeur Didot, en sollicitant un emploi dans ses ateliers. Lui-même fit une démarche auprès de l'imprimeur, obtint l'emploi demandé et, au commencement de 1830, Hégésippe Moreau quittait Provins.

Enfin, le voici donc dans ce Paris tant souhaité. Hélas, bientôt, il écrira à sa sœur ces mots désolés : « Pourquoi vous ai-je quittée ? Pourquoi m'avez-vous laissé venir ? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes, quand vous deviez me donner des ordres ? Vous n'aviez qu'à dire : Je le veux. Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu vous quitter, pour me jeter presque les yeux ouverts dans un abîme sans fond de misère et de honte. » — La désillusion était tôt venue. Ce n'est pas pourtant qu'il se soit découragé, non, au contraire, dans les premiers temps, il fait montre d'une juvénile ardeur. Il travaille à des petites pièces vaudevillesques qui, il le croit, seront jouées rapidement ; il écrit des vers... et même de la prose. Mais les théâtres ne montent pas ses pièces, et les journaux ne veulent ni de sa prose ni de ses vers. « Les vers, à moins d'être signés Lamartine ou Hugo, n'ont aucun débit à Paris. Un journal qui les insérerait en ferait plutôt payer l'insertion. » Triste constatation. — La Révolution de Juillet le trouve plein d'enthousiasme, il fait le coup de feu avec les jeunes gens de son quartier et sa petite troupe enlève la caserne des Suisses. Cette fois il peut crier : vive la liberté ! — La liberté ! Pour lui, comme pour tant d'autres, ce sera la liberté de mourir de

faim. L'émeute a fait fermer les ateliers, il laisse l'imprimerie de la rue Jacob pour l'imprimerie Decourchant, où il gagne moins encore que chez Didot. Mais, comme il l'écrit un jour à Camille Guérard, le métier d'imprimeur ne lui convient sous aucun rapport ; il a l'espoir de le quitter. Et il le quitte, en effet, pour une place de maître d'études dans une pension, rue de la Pépinière. « Ma chambre est froide l'hiver, mande-t-il à sa sœur, mais la nuit, j'enveloppe mon cou avec un mouchoir qui a touché le vôtre et je n'ai plus froid. » C'est l'époque à laquelle il compose plusieurs de ses plus jolis contes, qu'il plaçait dans des petits journaux, tels que la Mode, le Journal des Demoiselles, le Journal des Enfants, le Petit Courrier des Dames. Ces feuilles ne payaient pas très bien mais Moreau savait se contenter de peu. Il s'estimait d'autant plus heureux de gagner quelque argent avec sa plume, qu'il n'avait guère à compter que sur lui-même pour se débrouiller dans la vie. Lebrun qui l'avait d'abord aidé ne s'en inquiétait plus, soit qu'il eut mieux à faire, soit que Moreau l'ait indisposé contre lui par son caractère taciturne, et susceptible à l'excès. Et Mme Favier, sa bienfaitrice, lassée de ses sollicitations trop souvent renouvelées, lui avait fermé sa porte et supprimé le petit crédit de 300 francs par an qu'elle lui avait primitivement octroyé. Seules, Louise Lebeau et Mme Camille Guérard, celle qu'il devait payer de ses bontés par sa délicieuse chanson de la Fermière, lui restaient fidèles. Leur affection le soutenait, leurs lettres si tendres lui rendirent souvent un peu d'énergie. De se sentir aimer, il reprenait espoir, il recouvrait ses forces et se remettait au travail avec courage.

Mais voilà qu'un jour, il quitte la pension de la rue de la Pépinière. Cet emploi de « pion » lui était devenu insupportable. Et c'est la vie de misère qui recommence. Il erre dans les rues, sans gîte, composant une ode à la Faim, — qu'il détruira par la suite — (1) couchant sous un

(1) M. de Faulquemont, qui fut de ses amis, en a publié quatre vers — les seuls dont il se soit souvenu — dans le Tam-Tam de 1840.

arbre, au Bois de Boulogne, ou dans quelque bateau de bois sur la Seine. Trouvé, une nuit, dormant sur les marches de la Sorbonne, on le conduit à la Préfecture de Police où il reste plusieurs jours, sans se nommer, heureux d'avoir un abri. Découragé, exténué, n'espérant plus rien, durant les journées d'émeutes des 5 et 6 juin 1832, il monte sur les barricades souhaitant qu'une balle vienne le libérer de l'existence. Mais la mort ne voulait pas de lui encore. Pendant l'épidémie de choléra qui dévasta Paris, malgré, ou plutôt à cause des prescriptions de l'Académie de Médecine qui recommandait de ne pas consommer de viandes salées, il se nourrissait de salaisons qu'il achetait à vil prix. Il alla jusqu'à se rouler dans les draps d'un cholérique. Et toujours la mort se détournait de lui. Cependant, les fatigues et les privations de toutes sortes l'avaient anémié, épuisé, il tomba malade d'un « mauvais rhume. » Il fit connaissance alors avec l'hôpital. Quand il en sortit, au bout de deux mois, Mme Camille Guérard le reçut, dans sa ferme de Saint-Martin-Chennetron, près de Provins, où elle le soigna, où elle l'entoura de soins infinis et de tendresse qui, avec le grand air et le calme, lui rendirent un peu la santé.

Lorsqu'il se sentit plus fort, Moreau s'installa à Provins. Le théâtre municipal représenta un des vaudevilles, qu'il avait écrit, à ses débuts dans la capitale, pour une scène du Boulevard. Chacun était heureux de le revoir. Son ancien patron, lui prêta même son concours pour imprimer une petite feuille politico-satirique : le Diogène, qui n'eut, d'ailleurs, que quatre numéros, M. Lebeau s'étant ému des avis quelque peu menaçants du préfet. Un duel qu'il eut à cette époque, à propos de sa sœur, rendit son départ de Provins à peu près nécessaire (1) Il reprit alors le chemin de Paris. Autant dire qu'il retournait chercher la misère. Un moment, il avait

(1) Moreau, par ses visites fréquentes à Louise Lebeau, avait fini par la compromettre. Un jeune homme, parent du fils Lebeau, le lui déclara devant témoins, au cours d'une discussion. L'affaire fit grand bruit et on alla sur le terrain. L'adversaire de Moreau était Victor Plessier qui fut, plus tard, député de Coulommiers.

mis son espoir dans le Diogène qu'il voulut faire revivre dans la capitale. Il réussit à imprimer cinq numéros, puis, comprenant l'inutilité de ses efforts, il abandonna la partie. Et ce fut à nouveau l'existence de crève-la-faim qui recommença. Un jour — qui sait s'il avait mangé ce jour-là! — il fut présenté au Préfet de police Gisquet qui cherchait un poète pour répondre à un certain pamphlet dirigé contre lui par Louis Berthaud, celui-là qui était venu de Lyon avec son pamphlet : l'Homme rouge. — Hégésippe Moreau accepta la besogne offerte, et, pour trois cents francs, — la haine est généreuse! — il édita contre Berthaud : Une voix en France, pièce qui figure, hélas ! dans l'édition complète de ses œuvres (1). — Certes, on regrette d'avoir à enregistrer ce triste fait, mais la détresse affolante dans laquelle le malheureux Moreau se trouvait alors, ne peut-elle lui être comptée comme une circonstance très atténuante, sinon comme une excuse complète? — Aussi passons rapidement, et ne donnons pas à cette minute de faiblesse, — comme certains se sont plu à le faire — une importance exagérée.

Sa nourriture assurée pour quelques mois, Moreau reprit courageusement la plume, notant, tantôt des vers, et tantôt des scénarios de comédies qu'il espérait toujours faire accepter par quelqu'auteur à la mode. Ainsi vivant, on ne sait trop comment, il passa des mois et des mois encore. « Vous me demandez, écrivait-il, quels sont mes moyens d'existence? Ma plume, mon espérance, la mort ! » — C'est dans ces temps-là qu'il fit la connaissance de Pierre Veyrat et de Berthaud. Ce dernier ignorait que le Bertin qui lui avait décoché une pièce si rude, ne faisait qu'un avec Moreau, — l'aurait-il su, qu'il lui aurait sans doute pardonné. On est indulgent entre miséreux, — et Berthaud et Veyrat n'étaient pas plus riches que Moreau. Aussi associèrent-ils leur misère, habitant la même chambre, revêtant tour à tour le seul habit dont la propreté relative leur permit d'affronter les salles de rédaction

(1) C'est Sainte-Beuve qui rendit à la mémoire du poète le mauvais service d'exhumer cette pièce, que Moreau avait signée BERTIN et qui serait peut-être demeurée dans l'oubli.

des petits journaux, partageant fraternellement leur pain.

Tout à coup, la chance parut vouloir sourire à notre poète. Il venait d'écrire sa pièce A Médor :

Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Récitée dans quelques salons, cette boutade d'une amertume douce y avait fait une vraie fortune. Comme au théâtre, on demanda l'auteur, on voulut le connaître, l'entendre lui-même réciter ses vers.... Ce fut un engouement qui dura toute une saison. Moreau, un peu étourdi, un peu grisé aussi de ce succès inattendu, se reprit à espérer. Mais, cette fois encore, ce ne devait être qu'une fausse alerte. A Paris on se lasse rapidement des choses et des gens ; Moreau eut le sort commun : après avoir intéressé de grandes dames — qui se crurent charitables d'avoir applaudi ce pauvre diable ! — on l'oublia. Il retourna à sa mansarde et à ses amis. Une place de maître d'études dans une pension du faubourg Saint-Martin s'étant présentée, il l'accepta... pour la quitter au bout de quelques jours ! Il préférerait ne pas manger à sa faim et être libre.

En 1837, Moreau songe à réunir ses vers en volume. Il fit pour cela appel à ses amis de Provins qui lui promirent de lui fournir l'argent nécessaire à l'édition projetée. — Pourquoi ne tinrent-ils pas leur promesse?... Ce fut une déception nouvelle pour le pauvre Hégésippe dont la santé se faisait chaque jour plus précaire. Bien que très fatigué, il entra comme correcteur à l'imprimerie Béthune et Plon où il acheva de s'épuiser. — Cependant, au début de la suivante année, une occasion s'offrit à lui de publier ses œuvres. Un jeune homme, un de ses anciens condisciples mit à sa disposition la somme indispensable à leur impression, à une condition pourtant : il ferait disparaître certaines pièces d'une tendance politique trop marquée. Moreau se sentait très las, le vague pressentiment de sa fin prochaine le tourmentait, il consentit à cette mutilation. Quelque temps après Le Myosotis paraissait chez l'éditeur Desessart, — qui lui octroya

généreusement cent francs et quatre-vingts exemplaires non brochés ! Dire que ce fut un événement littéraire serait exagéré, cependant le petit livre d'Hégésippe Moreau ne passa pas complètement inaperçu. Quelques feuilles où il comptait des amis, en parlèrent avec sympathie, mais tout cela était insuffisant pour attirer l'attention du public sur ces vers d'un inconnu. Il aurait fallu un grand article dans un journal important. Le National, qui était fort lu alors, fit la chose ; il consacra au Myosotis un dithyrambe de neuf colonnes. L'article était signé Félix Piat. Cette fois le branle était donné, de toute part on se plut à signaler cette poésie d'un classicisme rajeuni par une sensibilité si délicate, par un tour vif, léger et souple, enfin par une inspiration qui, en dépit de la forme, a bien la marque de l'époque inquiète, troublée et douloureuse à laquelle vécut le malheureux rapsode. Mais, hélas, que ce faible rayon de gloire brillait tard sur son front ! La maladie et la misère avaient fait de terribles ravages en lui, il était las, très las... Il fit encore un voyage à Provins — voyage d'adieu ! — puis il revint prendre sa tâche de correcteur. Peu après, le 19 décembre 1838, Hégésippe Moreau s'éteignait dans le lit du pauvre, à l'hôpital.

« Le 20 décembre 1838, à midi, — a écrit Félix Piat — je me suis transporté, en la compagnie de MM. Altaroche, rédacteur en chef du Charivari, et Sainte-Marie Marcotte, avocat, à l'hôpital de la Charité, et là, ayant traversé des cours où l'herbe croît comme au cimetière, et des corridors bas-voûtés comme des tombeaux, j'ai trouvé dans la salle d'amphithéâtre, sur une table de pierre, un cadavre.

« Ce cadavre était nu, couché sur le dos, les mains croisées devant la poitrine, la tête un peu penchée vers l'épaule droite et les yeux tout grands ouverts. — Quel était ce cadavre ? — C'était le numéro douze. Il meurt tant d'hommes là qu'on ne les appelle plus : on les numérote. — Quel était le numéro douze ? — Un poète. — Quel poète ? — Hégésippe Moreau. »

Une heure plus tard, Félix Piat aurait trouvé le corps du doux poète mis en lambeaux par le scalpel des carabins !

Lorsqu' Alexandre Dumas revint de Bruxelles, en 1854, il inséra dans le Mousquetaire, qu'il venait de fonder, un long article sur l'auteur du Myosotis. Enthousiaste du talent de Moreau et ému et indigné de sa fin lamentable, le généreux et toujours bouillant écrivain terminait son étude par le projet d'épithaphe suivant que je reproduis en manière de conclusion :

ICI REPOSE

HÉGÉSIPPE MOREAU, POÈTE, MORT DE FAIM ET DE MISÈRE

LE 20 DÉCEMBRE 1838 ; (1)

LOUIS-PHILIPPE ÉTANT ROI DES FRANÇAIS ;

M. DE MONTALIVET ÉTANT MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ;

ET

M. DE SALVANDY MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

TIRÉ DE LA FOSSE COMMUNE

ET DÉPOSÉ SOUS CETTE PIERRE. (2)

(A. S.)

(1) Moreau, on l'a vu, est mort le 19 décembre et non le 20.
(2) Grâce à des amis et à des admirateurs, Hésésippe Moreau repose maintenant au cimetière Montparnasse ; sa tombe est ornée d'un buste dû au distingué talent de Mme Coutan-Montorgueil.

BIBLIOGRAPHIE

des œuvres d'Hégésippe Moreau

1828 : *Dédié à M. Lafayette, député ; Ode sur la convalescence de M. Lafayette*, un feuillet recto-verso. — 1833 : *Le Diogène*, 9 livraisons in-4 de 8 pages, Provins et Paris ; *Les 5 et 6 juin 1832*, in-8, Paris. — 1838 : *Le Myosotis*, gr. in-8, Paris ; *Clément Marot à Genève*, vaudeville en un acte en collaboration avec E. Arago et L. Lefèvre.

ÉDITIONS POSTHUMES

1840 : *Le Myosotis*, augmenté du *Diogène* et de pièces posthumes, éd. Sainte-Marie-Marcotte, in-18, Paris. — 1861 : *Œuvres complètes*, éd. Louis Ratisbonne, in-18, Paris. — 1863 : *Œuvres inédites*, éd. A. Lebailly, in-16, Paris. — 1890 : *Œuvres complètes. T. I : Correspondance et contes ; T. II : Le Myosotis et poésies inédites*, éd. Vallery-Radot, 2 vol in-18, Paris.

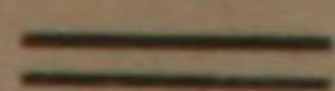
Signalons aussi qu'en 1844, Louis Lefèvre, qui collabora avec H. Moreau pour *Clément Marot à Genève*, a fait représenter, à l'Odéon : *l'Ecole des princes*, comédie en 5 actes, en vers. On a prétendu que cette pièce pourrait bien être une œuvre posthume du poète du *Myosotis*.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

SUR LA VIE ET L'ŒUVRE D'H. MOREAU

FÉLIX PIAT : le *National*, Paris, 1838 ; *Revue du Progrès*, 15 janvier 1839. — FÉLIX BOURQUELOT : *Histoire de Provins*, 2 vol. in-8, Paris, 1839-1840. — SAINTE-MARIE-MARCOTTE : Biographie en avant d'une édition du *Mysotis*, in 18, Paris, 1840. — DESSALES-RÉGIS : *Revue des Deux Mondes*, Paris 1^{er} février 1849. — PIERRE DUPONT : *Chants et chansons* t. 1^{er}, 35^e livraison, Paris, 1851. — ALEXANDRE DUMAS : *Le Mousquetaire*, Paris, 1854 ; *Les Morts vont vite*, t. 1, Paris, 1861. — ARSÈNE HOUSSAYE : *Histoire du 41^e fauteuil de l'Académie française*, in 18, Paris, 1856. — G. CLAUDIN : *Le Monde Illustré*, Paris, 16 mai 1857 ; *Mes Souvenirs*, in-18, Paris 1884 ; la *Feuille de Provins*, Provins 26 mars 1887. — L. LAURENT PICHAT : *Les poètes de combat*, in-18, Paris, 1862. — ARMAND LEBAILLY : *H. Moreau, sa vie et ses œuvres*, in-16, Paris, 1863. — LOUIS RATISBONNE : *Auteurs et livres*, in-12. Paris, 1868. — CHARLES BAUDELAIRE : *L'art romantique*, in-12, Paris, 1868. — JULES MORET : *H. Moreau, sa mort, ses funérailles, sa tombe*, in-8. Provins, 1871. — SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, 3^e éd. T. IV et V. — VALLERY-RADOT : *Souvenirs littéraires*, in-12, Paris, 1877. — TH. LHUILLIER : *Hégésippe Moreau et son Diogène*, Paris, 1881. — LOUIS ROGERON : la *Feuille de Provins*, Provins, 26 juillet 1884. R. VALLERY-RADOT : biographie en tête des *œuvres complètes* de Moreau, Paris, 1890. — PHILIBERT AUDEBRAND : *Un poète d'hier et d'aujourd'hui*, *La Chronique*, Paris, 1905. — HENRI LARDANCHET : *Les enfants perdus du romantisme*, in-18, Paris, 1905.

LE MYOSOTIS



DIX-HUIT ANS

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main.
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps.
C'est un délire... Ah ! qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les Amours vont chercher des abris ;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là, je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans !

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
Rêves d'amour... Mais l'aquilon des mers
A jusqu'à moi porté le bruit des armes.
La Grèce appelle en secouant ses fers.
Loin de la foule et loin du bruit des villes,
Dieux ! laissez-moi respirer quelque temps,
Le temps d'aller mourir aux Thermopyles
J'ai dix-huit ans !

Mais quel espoir ! la France jeune et fière
S'indigne aussi de vieillir en repos :
Des cieux émus par quinze ans de prière
La Liberté redescend à propos.
Foudre invisible et captif dans la nue
Hier encor, je te disais : Attends !
Mais aujourd'hui, parais : l'heure est venue :
J'ai dix-huit ans !

1828.

VIVE LE ROI

Vive le roi !... Comme les faux prophètes
L'ont enivré de ce souhait trompeur !
Comme on a vu grimacer à ses fêtes
La Vanité, l'Intérêt et la Peur !
Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
Devant le char tout s'est précipité ;
Et seul, debout, je murmure à voix basse :
Vive la liberté !

Vive le roi ! Quand les mages serviles
D'un dieu mortel flattaient ainsi l'orgueil,
Un autre cri, tombant des Thermopyles,
Vint tout à coup changer leur fête en deuil.
De l'Archipel aux rives du Bosphore,
Après mille ans l'écho l'a répété,
Et la victoire a pour devise encore :
Vive la liberté !

Vive le roi ! de nos vieilles tourelles
Ce cri souvent ébranla les arceaux,
Quand les seigneurs faisaient pour leurs querelles
Au nom du prince égorger les vassaux.
Dans ces débris, où leur ombre guerrière
Agite encor son glaive ensanglanté,
Le voyageur écrit sur la poussière :
Vive la liberté !

Vive le roi ! La voix de la vengeance
Se perd toujours au bruit de ce refrain ;
Pour endormir son éternelle enfance,
Voilà comment on berce un souverain ;
Mais quand la foudre éclate et le réveille,
Seul, sans flatteurs, le prince épouvanté
Entend ces mots gronder à son oreille
Vive la liberté !

Provins. 1828.

BÉRANGER

La Liberté chez nous se réfugie ;
Joyeux buveurs, à table et loin du jour.
Que Béranger, pour terminer l'orgie,
De ses refrains nous enivre à son tour.
Chargé de gloire et d'injures nouvelles,
Des bras d'un peuple il tombe dans les fers ;
Il est captif, mais sa muse a des ailes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

Quand tour à tour, au pied de nos trophées,
Les rois tombaient implorant leur pardon,
De son berceau, que balançaient les fées,
Il s'élança, réveillé par un nom,..
Ce nom sacré qu'il n'a pu désapprendre
Est maintenant proscrit dans l'univers :
Béranger seul osa le faire entendre :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

Fronçant l'abus de la victoire même,
Au roi des rois il n'a sacrifié
Que sur sa tombe et quand du diadème
Par le malheur il fut purifié.
Le vieux soldat dont il sèche les larmes,
Brûlant encor de souvenirs bien chers,
Semble écouter si l'on appelle aux armes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

Qu'ai-je osé dire ? Ah ! je sens que ma muse,
 Rebelle aussi, déraisonne en buvant :
 Comme le vin qui sera mon excuse,
 La poésie enivre bien souvent ;
 Mais aujourd'hui, quand Thémis au poète
 Fait expier des sarcasmes amers,
 Pour les venger la France les répète :
 Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers

On l'a frappé dans sa noble misère,
 Il faut de l'or et je n'ai que des pleurs :
 Jeune soldat quêtant pour Bélisaire,
 Ma voix du moins attendrira les cœurs.
 Qui ne voudrait, bravant la tyrannie,
 Payer sa gloire au prix de ses revers ?
 Enflammons-nous aux rayons du génie :
 Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

1828.

ÉPITRE A M. FIRMIN DIDOT

SUR L'IMPRIMERIE.

Quand les Muses, pleurant la gloire de la France,
 Avec des souvenirs lui rendent l'espérance,
 Poète et citoyen, de quel œil peux-tu voir
 Une ligue hypocrite alarmer le pouvoir,
 Et, frappant au guichet de Sainte-Pélagie,
 Tantôt pour la chanson, tantôt pour l'élégie,
 Avec le fer des lois poursuivre sans repos
 Un art dont la lumière a trahi ses complots ?
 Mais de l'opinion, souveraine immortelle,
 Il éclaire les pas, il triomphe avec elle,
 Et le pontife-roi fulminant un édit,
 En vain sur leur empire a lancé l'interdit.
 Ils ne sont plus ces temps où la sainte parole
 Tonnait et foudroyait du haut du Capitole,
 Où la raison timide, en butte aux oppresseurs,
 Dans l'exil ou les fers suivait ses défenseurs,

Et, comme leurs écrits, aux pieds du saint-office
Les voyait quelquefois brûler en sacrifice.
Zélateurs du passé, qui vers cet âge d'or
Prétendez aujourd'hui nous repousser encor,
N'avez-vous donc jamais déroulé ses annales ?
Elles offrent à peine, à de longs intervalles :
Au lecteur fatigué de tableaux odieux.
Quelques pages de gloire où reposer ses yeux,
Comme le diamant perdu dans la poussière
Qui n'attend pour briller qu'un rayon de lumière.
Que de talents alors méconnus, avilis.
Dans un cercueil obscur tombaient ensevelis !
Un Voltaire, un Rousseau, sous le chaume champêtre,
Ignorés de leur siècle, et d'eux-mêmes peut-être,
Expiraient tout entiers : l'étude au feu divin
Qui, captif dans leur âme, bouillonnait en vain,
Pour éclairer le monde eût ouvert un passage,
L'étude... Mais hélas ! de ce trésor du sage
Les peuples malheureux ne sachant pas jouir,
A l'ombre des autels le laissaient enfouir.
Ces transfuges légers de Grèce et d'Ausonie,
Ces livres, où les dieux du goût et du génie
Traçaient pour l'avenir leurs oracles sacrés,
Voltigeaient au hasard, dispersés, déchirés,
Semblables dans leur suite aux réponses qu'envoie
La sibylle de Cume à l'exilé de Troie.
Un peuple envahissant, l'incendie à la main,
Foule aux pieds les débris du colosse romain,
Et le vent du désert sur l'Europe tremblante
Souffle pour l'engloutir sa poussière brûlante,
Déjà tout s'obscurcit : mais lorsque avec effroi
Ramenant du passé mes yeux autour de moi,
Je cherche les fléaux qu'il semblait nous prédire,
Quel contraste ! partout le fanatisme expire ;
A la voix de la gloire et de la liberté,
Un autre enthousiasme a partout éclaté,
Plus fécond en exploits que cette frénésie
Dont l'Europe chrétienne épouvantait l'Asie,
Terrible, mais laissant aux peuples satisfaits,

Après un jour d'effroi des siècles de bienfaits.
Qui donc précipita ce mouvement rapide,
Et comme les Hébreux quand tout marchait sans guide
Quel nuage de flamme éclaira par degrés
Une route inconnue aux peuples égarés ?
Honneur à Guttemberg ! et puisse d'âge en âge
Son nom vivre et grandir ainsi que son ouvrage !
Honneur à toi, Mayence : il a dans tes remparts
Découvert l'art magique utile à tous les arts !
Au lieu de fatiguer la plume vigilante,
De consumer sans cesse une activité lente
A reproduire en vain ces écrits fugitifs,
Abattus dans leur vol par les ans destructifs,
Pour donner une forme, un essor aux pensées,
Des signes voyageurs, sous des mains exercées,
Vont saisir en courant leur place dans un mot ;
Sur ce métal uni l'encre passe, et bientôt,
Sortant multiplié de la presse rapide,
Le discours parle aux yeux sur une feuille humide.
O vous que dépouillaient des vainqueurs insolents
Muses ! ne craignez plus que vos trésors brûlants
Eclairent leur triomphe, ou que la tyrannie
Dans la prison d'un sage enferme le génie,
Ou que sur un bûcher elle étouffe sa voix ;
Bravant la faux du temps et le sceptre des rois,
L'œuvre de la pensée est rapide comme elle,
Comme elle insaisissable, et comme elle immortelle.
Sans peine, l'univers s'unira bien souvent
Aux rêves du poète, aux veilles du savant.

Le génie en courroux, qui, dans un beau délire,
Contre les oppresseurs fait révolter la lyre,
Croit voir autour de lui le monde s'assembler,
Le peuple s'émouvoir et les tyrans trembler ;
Ainsi, lorsque la Grèce, ivre de chants épiques,
A grands flots se pressait aux fêtes olympiques,
Agités par les sons du luth national,
Tous les cœurs palpitaient d'un mouvement égal,
Tous les cris menaçaient la puissance usurpée,

Tous les bras étendus imploreraient une épée.
Les peuples aveuglés, frappés par le pouvoir,
Qui traînaient dans la nuit leurs chaînes sans les voir,
Se relèvent enfin, se parlent, se répondent ;
Puis, comme les douleurs, les plaintes se confondent,
Et ne forment bientôt qu'un seul cri menaçant :
Liberté ! — Si ce nom fut souillé par le sang
S'il fut un cri de mort contre le diadème,
La gloire, la vertu... c'est que le peuple même
Des fers du despotisme armait la liberté,
Et, successeur des rois, comme eux était flatté ;
C'est qu'aux pieds des bourreaux la presse encor muette
N'osait à la douleur offrir un interprète.
Mais, terrible et fécond, l'orage s'est enfui,
Le ciel s'est épuré ; c'est en vain qu'aujourd'hui
D'une époque sanglante on rouvre les abîmes,
Et que pour argument on soulève les crimes ;
Liberté, c'est en vain qu'on cherche à te flétrir,
Tu ne peux maintenant t'égarer ni mourir.
Nul abus ne pourra grandir dans le silence ;
Contre le despotisme et contre la licence
Les partis font tonner leur courroux éloquent,
Et la lumière entre eux jaillit d'un choc fréquent.
Ainsi la vérité, faible sollicitieuse
Qui, comme la prière, à la cour est boiteuse,
Moins timide et moins lente, osera quelquefois
A travers leur conseil se glisser jusqu'aux rois.
Ils entendront les cris de la douleur plaintive ;
La gloire poursuivra la vertu fugitive,
Et quand même Thémis oublierait de frapper,
Les forfaits au carcan ne pourront échapper.
Chaque jour, un essaim d'écrits périodiques,
Innombrables hérauts des combats politiques,
Signalant les dangers, vole à l'appui des lois
Rallier tous les cœurs, armer toutes les voix.
Le jeune citoyen, que cet écho réveille,
S'enflamme chaque jour aux débats de la veille,
Et peut-être, embrassant un avenir flatteur,
Du temps qui le vieillit accuse la lenteur,

Souffre de tous les maux de la patrie esclave,
Et rêve en contemplant le buste de Barnave.
Avec un autre siècle ils ont fui pour toujours,
Ces héros de scandale honorés dans les cours
Qui, d'un nom glorieux subissant l'ironie,
Savaient au plaisir seul sacrifier leur vie.
Le Français, jeune encore échappant au repos,
Verse, pour l'ennoblir, son sang sous les drapeaux.
Et, lorsque avec la paix les Muses consolantes
Viennent jeter les fleurs sur des palmes sanglantes,
Tantôt associant l'étude à ses plaisirs,
Des jeux de Melpomène il charme ses loisirs ;
Tantôt, ivre d'espoir, à la tribune il vole
D'une bouche éloquente épier la parole :
Tantôt dans un convoi, suivant la gloire en deuil,
Il dispute l'honneur de porter un cercueil.

Qu'on tremble d'étouffer ces flammes généreuses :
C'est en les irritant qu'on les rend dangereuses.
En vain le despotisme, armé du fer des lois,
Commandait le silence à la presse aux cent voix,
Eteignant les fanaux sur le bord de l'abîme,
De son triomphe même il fût tombé victime,
Et, s'il faut d'un exemple appuyer mes discours,
Voyez de l'Orient les peuples et les cours :
Au lit du souverain, là, le sabre qui veille
D'un murmure indiscret préserve son oreille ;
Inaccessible même à la voix du remord,
Au sein des voluptés il se plonge et s'endort.
Il dort... mais tout à coup la révolte hardie
Dans son palais en feu gronde avec l'incendie ;
Lui-même tombe aux pieds de ce peuple rampant
Et l'orage imprévu l'éclaire en le frappant.
Contre les attentats d'une aveugle puissance
Déjà que de douleurs se soulevaient en France !
Menacés par les lois, que d'artisans obscurs
S'entretenaient tout bas de leurs destins futurs,
Et, loin de la patrie esclave et désolée,
Se choisissaient d'avance une tombe exilée !

Jeune encore et tremblant pour l'art qui m'a nourri,
Moi, j'ai pleuré comme eux, et comme eux j'ai souri,
Lorsque de nos cités à la douleur en proie
S'élevèrent des feux et des concerts de joie.
Non, sur des bords lointains il ne faudra jamais
Devant ses ennemis rougir du nom français,
Et dans l'état obscur où le ciel nous fit naître
Notre sort coulera paisible, heureux peut-être.
Quand l'art hospitalier nous laisse des loisirs,
Ainsi qu'à nos besoins il veille à nos plaisirs.
Et qui donc n'a jamais puisé dans la lecture
Un oubli consolant, une volupté pure ?
Les livres, autrefois vendus au poids de l'or,
Dont l'avare opulence amassait le trésor,
Des cloîtres, des palais secouant la poussière,
Se sont enfin glissés jusque dans la chaumière ;
Pénates vigilants, en tous lieux aujourd'hui
Ils bercent les douleurs et dissipent l'ennui :
Souvent ils sont fêtés même par l'ignorance.
Notre cœur languit-il, en deuil d'une espérance,
Détrompé d'amitié, désenchanté d'amour,
Walter Scott à nos yeux fait passer tour à tour
Les brigands féodaux qui couraient, pleins de zèle,
Purifier leurs mains dans le sang infidèle,
Ou ses gais Bohémiens, ou ses chefs belliqueux,
Et des temps, des climats aussi bizarres qu'eux.
Le lecteur, franchissant l'espace des années,
Vit de leurs passions et de leurs destinées,
Et, de ces grands malheurs qu'il essaie un moment ;
Vers les siens plus légers il revole gaîment.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'aveuglant la jeunesse,
Comme tous les plaisirs, l'étude ait son ivresse ?
Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits,
Et souvent, insensé ! j'ai répandu des larmes :
Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
Avide des exploits qu'il ne partage pas,
Siffle un air belliqueux et rêve les combats.

DIOGÈNE

Fantaisie Poétique (1)

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Du fond de son tonneau, tribune populaire,
Il exhalait sans peur sa maligne colère ;
La censure pour lui n'avait pas de bâillons ;
Le glaive de la loi respectait ses haillons.
Au passant, dont l'aumône était sa nourriture,
En revanche, il jetait quelque sot en pâture ;
Pour enivrer le peuple et consoler ses maux,
Comme un vin pur, sa tonne épanchait les bons mots ;
Puis, son front soucieux, ridé par la satire,
Aux phalènes d'amour que sa lanterne attire
Souriait, et, narguant ses rivaux ébahis.
Il frottait sa laideur aux charmes de Laïs...

Quand l'usage, absolu, règne par ordonnances.
Et que tout se nivelle au joug des convenances,
Malheur à l'imprudent qui s'égare d'un pas
Hors du cercle banal qu'a tracé le compas !
Devant des gueux, dorés de titres et de grades,
S'il ose effrontément huer leurs mascarades,
La foule du lépreux s'écarte avec effroi :
C'est un cynique ! — Eh bien ! je suis cynique, moi !
Et, pour doter Provins d'une muse indigène,
J'ose la baptiser du nom de Diogène !
Oui, ce droit m'appartient, moi qui roule à tous vents,
Comme lui son tonneau, mes pénates mouvants ;
Moi qui, persécuté de visiteurs sans nombre,
Impatient enfin de grelotter à l'ombre,
Quand ils me promettaient assistance et conseil,
N'ai répondu qu'un mot : Gare de mon soleil !
Pour être, jeune encor, vieux au métier de sage,

(1) Journal Poétique publié à Provins et à Paris.

Il m'a fallu subir un rude apprentissage.
Comme Barthélemi (1), rapsode marseillais,
Dont la voix m'a troublé lorsque je sommeillais,
Dans la brise soufflant de la Grèce ou de Rome,
Je n'ai point respiré de poétique arôme,
Et, né loin du Midi, je n'eus pas même, enfant,
A défaut du soleil, un foyer réchauffant.
Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta vagissant, dans sa robe de prêtre,
Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Eglise française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau ;
Le camail me brûlait comme un *san-benito*,
Regrettant mon enfance et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours, comme un rosaire.

Oh ! quand les peupliers, long rideau du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant, rafraîchissaient ma bouche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche ;
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane ! j'enviais le sort d'Alain Chartier !
Et quand le mois de mai, pour la reine des vierges,
Faisait neiger les lis et rayonner les cierges,
Priant avec amour l'idole au doux souris,
Je convoitais un ciel parfumé de houris.
Dans la forêt de pins, grand orgue qui soupire,
Parfois, comme un oracle, interrogeant Shakspeare,
Je l'ouvrais au hasard et, quand mon œil tombait
Sur la prédiction d'Iphictone à Macbeth,
Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline,
Il me semblait ouïr une voix sibylline
Qui murmurait aussi : L'avenir est à toi ;
La Poésie est reine ; enfant, tu seras roi !
Vains présages, hélas ! ma muse voyageuse

(1) Auteur de la « Némésis ».

A tenté, sur leur foi, cette mer orageuse
 Où, comme Adamastor debout sur un écueil,
 Le spectre de Gilbert (1) plane sur un cercueil.
 J'ai visité Paris ; Paris, sol plus aride
 Au malheur suppliant que les rocs de Tauride ;
 Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor,
 Où les jeunes talents, cahotés par le sort,
 Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
 Contre la fosse ouverte où disparut Escousse (2)
 N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
 Le salut monacal : Frères, il faut mourir !

Mon doux pays, alors, me souriait en rêves,
 Comme à Jean-Jacque enfant son beau lac et ses grèves ;
 Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
 De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés ;
 Son dôme occidental, dont chaque soir le faite
 S'illumine au soleil comme pour une fête :
 Sa tour, dont le lichen crevasse le granit,
 Où la guerre tonnait, où l'oiseau fait son nid :
 Géants contemporains qui, le front dans la nue,
 Se parlent tête à tête une langue inconnue ;
 Médailles des Césars ou des rois, Sphinx jumeaux,
 Qui jettent aux passants des énigmes sans mots...

Pour semer de mes vers un sol vivace en friche,
 J'ai choisi Seine-et-Marne, et mon domaine est riche :
 C'est Meaux, d'où les éclairs de l'aigle gallican
 Effrayaient le hibou qui règne au Vatican :
 Provins, docte ruine où l'histoire s'épelle ;
 La cité d'Amyot, veuve de Lachapelle ;
 Fontainebleau qui dort à l'ombre de ses bois
 Où ne résonnent plus le cor et les abois,
 Et montre avec orgueil, dans ses cours féodales,
 Le pied de l'Empereur imprimé sur les dalles,
 Sur les partis heurtés j'aurai les yeux ouverts,

(1) Mort à l'Hôtel-Dieu en 1780.

(2) Le collaborateur d'Aug. Lebras qui se suicida avec ce dernier en 1832. Ils étaient âgés de 20 ans l'un et l'autre.

Et leur choc trouvera de l'écho dans mes vers.
La marotte n'est pas mon attribut unique ;
Je mentirai souvent à mon titre cynique ;
Souvent j'exhumerai quelque vieux fabliau ;
Mon journal poétique, au dernier folio,
Pour le lecteur suant d'une longue tirade,
Sèmera des couplets, en guise de charade,
Mais épique ou badin, mon vers précipité,
Chantera toujours Dieu, l'Amour, la Liberté !

La Liberté surtout ! ce nom plein d'harmonie
Sur mes lèvres de feu n'est pas une ironie ;
Car je l'ai confessé, non tout bas, à huis clos,
Dans les refrains qu'on jette à des murs sans échos
Non comme l'orateur du banquet populaire,
Dont la flamme du punch attise la colère ;
Comme un bouffon de club dans ses parades, non !
Mais les pieds dans le sang, en face du canon
Quand une diète armée, en trois jours de séance,
Sous les poignards d'un roi votait sa déchéance ;
Quand, pour sauver l'Etat et changer son destin,
Des balles remplaçaient les boules du scrutin,
Et que, de tous côtés, les villes du royaume
Envoyaient des élus à ce grand Jeu de paume
Pour mes concitoyens j'opinais sans mandat,
Et Provins eut aussi son député-soldat.

Pour glaner des sujets, si nos temps sont arides,
Ma muse fouillera dans les éphémérides.
Sur chaque anniversaire ou de joie ou de deuil,
Je trouverai le temps de glisser un coup d'œil ;
Quand sur nos boulevards le vent d'automne pleure,
Je veux y méditer une élégie, à l'heure,
A l'heure même où, purs de crainte et de remord,
Les Girondins martyrs chantaient leur chant de mort ;
Et, sans doute, le mien remûra l'auditoire,
Car notre nom se mêle à leur funèbre histoire ;
C'est parmi nos aïeux, c'est à notre foyer
Que le bourreau jaloux redemanda Boyer !

J'ai médité longtemps ces noms que je murmure ;
 Qu'il me vienne un public : ma poésie est mûre.
 Prêtez-moi donc secours, habitants riverains
 Du sol qu'ont baptisé les deux fleuves parrains ;
 Souffrirons-nous toujours que le proverbe rie
 Des talents champenois comme des vins de Brie ?
 Diogène aux railleurs porte un défi mortel :
 Frères, j'attends vos noms pour signer le cartel.

(1813)

L'ABEILLE

Comme l'Abeille fugitive
 Qui fait son miel en voyageant,
 Le chansonnier, de rive en rive,
 Va bourdonnant et voltigeant ;
 Comme elle, du myrte à la treille
 Il recommence vingt détours :
 Vole, vole, petite Abeille,
 Vole, vole, vole toujours.

Hélas ! je rampais, demi-nue,
 Sans ailes d'or, sans aiguillon,
 Quand tout mon essaim, vers la nue,
 S'envola dans un tourbillon ;
 Mais Dieu me sourit, Dieu qui veille
 Sur un insecte sans secours,
 Me dit : « Vole, petite Abeille,
 « Vole, vole, vole toujours.

« Loin des tourbillons de poussière
 « Que font les grands et leurs laquais,
 Dans la mansarde ou la chaumière,
 « Murmure à de joyeux banquets ;
 « Mais, en fuyant, pique à l'oreille
 « Les Midas qui peuplent les cours ;
 « Vole, vole, petite Abeille,
 « Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
« Un dard caché pour les méchants ;
« Mais si quelque vierge enfantine
« Cueille des bluets dans les champs.
« Va bourdonner dans sa corbeille,
« Et fais-la rêver aux amours ;
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Mon souffle a reverdi la terre
« Teinte du sang des oppresseurs ;
« Longtemps l'éclat du cimenterre
« Sur l'Hymète effraya tes sœurs ;
« Mais à la Grèce qui s'éveille
« La Liberté rend ses beaux jours :
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours. »

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et, sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir :
Quand vient la brise, je sommeille,
Et je m'abandonne à mon cours :
Vole, vole, petite Abeille
Vole, vole, vole toujours.

(1828.)

LE POÈTE EN PROVINCE

Le *moi* présomptueux de Montaigne et de Sterne
Est mal reçu, venant d'un auteur subalterne ;
Mais, comme un premier-né, Diogène m'est cher ;
Je ne distingue pas mon œuvre de ma chair,
Et je dois me laver des reproches qu'on lance
Tantôt à mes discours, tantôt à mon silence.
Sur des abus flagrants, dit-on, je me suis tu,
J'ai porté des défis et n'ai point combattu ;

Puis, j'avais annoncé qu'en un large domaine,
Mon Pégase ouvrirait un sillon par semaine ;
Je n'ai pas su tenir ce que je promettais,
Et mon jeune crédit mourra sous les protêts...

Hélas ! j'ai préludé sous de rians auspices ;
Tout semblait à mon vol offrir des cieux propices ;
Ceux mêmes qu'autrefois, dans ma gaîté sans frein,
J'avais égratignés d'un insolent refrain,
Ont, tuteurs généreux de ma muse inconnue,
Prêté des ailes d'or à son épaule nue ;
La voix, *qui m'a troublé lorsque je sommeillais*,
Applaudit ma satire à ses premiers feuillets.
A vous, rares amis dont le bravo m'accueille,
Quand mon poème au vent s'en allait feuille à feuille ;
A vous, dont la pitié réchauffa dans son sein
Ces passereaux frileux égarés par essaim,
Honneur ! honneur surtout à ces âmes ferventes,
Dans notre Béotie antithèses vivantes
Qui de leurs conseils d'or m'ont payé le tribut ;
Honneur à vous, Caadon (1), Michelin (2) et Gnabut (3) !
Je suis las de croupir sur votre territoire,
De prodiguer des chants qui n'ont point d'auditoire ;
Je pars, et de ces bords que je croyais amis,
Je secoue, en fuyant, la poudre et les fourmis ;
Je pars, mais sans adieu, ma satire allumée,
En cinq explosions ne s'est pas consumée ;
Je poursuivrai sans peur mon rôle jusqu'au bout.
Le théâtre a croulé, mais l'acteur est debout.
Créanciers de mes vers, pour acquitter ma dette,
Je serai, s'il le faut, et manœuvre et poète ;
De l'art et du travail cumulant les ennuis,
Je suerai le matin sur l'œuvre de mes nuits...

Vous, dont j'entends gronder le bruyant anathème.
Savez-vous bien (hélas, je l'ignorais moi-même !),

(1) Ancien vétérinaire, bibliothécaire de la ville.

(2) Docteur médecin.

(3) Prêtre, principal du collège.

Savez-vous quel fardeau je m'étais imposé ?
Quel miracle inouï je rêvais, quand j'osai
En forme d'Hélicon tailler notre montagne,
Et dire *fiat lux* aux brouillards de Champagne
Comme le voyageur, dans son nautique essor,
Baptisant de son nom une île vierge encor,
Insensé, j'avais cru, Cook de la poésie,
Conquérir le premier les bords de la Voulzie.
O mes concitoyens, pardonnez ! je le vois,
Vos gloires pour fleurir n'attendaient pas ma voix.
Heureux pays ! ton sol fourmille d'Aristarques ;
Tes Solons inconnus attendent des Plutarques ;
Rivaux des troubadours qui t'illustraient jadis,
Tes nouveaux lauréats, grands hommes inédits,
De l'ombre d'un bureau, du fond d'une boutique,
Règnent sur les beaux-arts et sur la politique,
Et l'on ne peut toucher à ce double terrain
Sans attenter aux droits d'un orgueil suzerain.

Poète infortuné, sous ta plume prudente,
En vain tu retiendras l'épigramme pendante ;
A chaque livraison un jury menaçant
Donnera la torture au poème innocent :
Il flairera partout des délits et des crimes,
Ainsi qu'un or suspect contrôlera tes rimes,
Et les fera sonner tour à tour, à dessein
D'en tirer quelque bruit ressemblant au tocsin.
On montrera du doigt à la foule ignorante
L'injure personnelle à chaque mot flagrante.
Un magistrat, dit-on, par l'un est bafoué ;
L'autre frappe un notaire, et l'autre un avoué ;
L'autre un bourgeois du lieu, colossal d'importance.
Dont toi seul n'avais pas soupçonné l'existence,
Lances-tu des cailloux aux Goliaths des cours ?

Sur quelque front obscur ils ricochent toujours.
A la face des rois jettes-tu de la boue ?
Un maire et deux adjoints vont s'essuyer la joue,
Et des officieux, en grimaçant l'effroi,

Te parleront tout bas du procureur du roi...
Donnes-tu quelques pleurs à ton noble Mécène,
Dont l'exil imprévu fit murmurer la Seine ?
L'hémistiche, à Melun se glissant par hasard,
Flamboie aux murs dorés d'un petit Balthazar,
Et, des juges tardifs excitant les enquêtes,
Le proconsul jaloux veut te livrer aux bêtes.
As-tu blessé l'orgueil d'un bel esprit mutin ?
Pour sauver ton repos, fuis, ou, quelque matin,
Pâle encor d'une veille, il faudra que tu coures,
Brûler au nez d'un fat tes vers changés en bourres...

Hélas ! c'est mon histoire... Eh bien ! à vous aussi,
Zoïles spadassins, je répondrai merci.
Vous avez retrempé mon cœur dans l'amertume ;
Le fiel dont il est plein déborde sous ma plume.
Pourtant, dormez en paix : de mon brûlant courroux
Je n'égarerai point un seul éclair sur vous :
Je ne vous rendrai pas outrage pour outrage,
Car vos bourdonnements ne sont pas un orage.
Vous ne méritez pas que l'on vous crache un vers,
Et d'un large mépris je vous ai tous couverts.
Pour la prostituer j'estime trop ma haine :
L'ouragan, dont le vol courbe l'orgueil du chêne,
Dédaigne d'effleurer l'insolent végétal,
Qui se carre au soleil sur le fumier natal.
Pour cible hebdomadaire, à mes coups polémiques
Je veux des fats titrés, des sots académiques,
Je veux des ennemis que je puisse, en chemin,
Ecarter d'un soufflet sans me salir la main,
Venez, gens du pouvoir, dans son nouveau refuge,
Relancer et traquer l'insolent qui vous juge
Comme un épouvantail dressez-vous devant moi !
Je suis plus fort que vous, c'est pour vous qu'est l'effroi.
Qu'importe qu'on m'enlève une presse, qu'importe
Que l'hospitalité ferme sur moi sa porte ;
Qu'importe pour s'asseoir au poète rêvant,
La chaise du foyer ou la borne en plein vent !
Quand il se frotte au peuple, un contact électrique

Fait jaillir de son sein la flamme satirique.
Je ne m'inspire pas sur des coussins moelleux,
Je tiens mal une plume entre mes doigts calleux ;
Je n'écris pas, je chante, et, Minerve nouvelle,
Ma satire s'élance en bloc de ma cervelle.
Qu'on m'enchaîne, ma voix est libre, c'est assez
Oui, tant qu'on n'osera, comme aux siècles passés
Par le fer et la flamme étouffer le blasphème,
Il faudra qu'on m'entende ; et, dussé-je moi-même
Quêter des auditeurs, comme ces troubadours
Dont l'orgue savoyard nasille aux carrefours,
J'ameuterai le peuple à mes vérités crues,
Je prophétiserai sur le trépied des rues...
Chaque mur, placardé d'un vers républicain,
Sera pour mes lazzis le socle de Pasquin.

A HENRI V

Henri Cinq ! à ce nom n'augurez point d'outrage
Pour l'héritier des lis, emporté par l'orage.
Où l'on salue un roi je ne vois qu'un enfant,
Et respecte le front que sa candeur défend.
Pourquoi te maudirais-je ? infortuné ! sans doute,
Tu hais ta royauté plus qu'on ne la redoute ;
Je garde ma colère à tes bourreaux, à ceux
Qui stimulent pour toi l'avenir paresseux,
Et qui, pour t'ajuster à la robe virile,
T'imposent un effort douloureux et stérile.
Les cruels t'ont volé ton âge d'or ! ils ont
Imprimé sur le tien les soucis de leur front ;
Te versant goutte à goutte une espérance acide,
Ils consomment dans l'ombre un long infanticide.
Ah ! maudit soit le jour, où Paris étonné
Comme un présent d'enfer accepta *Dieudonné* !
Hélas ! quand les valets du trône héréditaire
De l'auguste naissance adoraient le mystère,
Quand le canon hurlait l'avis officiel,

Par pitié pour la France et pour toi, plutôt au ciel
Qu'un bohémien, fouillant dans ton berceau de fête,
Au baptême royal eût dérobé ta tête !
Tu pourrais aujourd'hui danser sous tes haillons,
La chevelure au vent courir les papillons,
Moissonner, à plein bras, les campagnes fleuries,
Ecloses sans parfum sur tes tapisseries,
Et t'endormir à l'aise aux portes du palais
Qui fait peser sur toi ses murs et ses valets.
Ivre de joie et d'air, riche d'un budget mince,
Tu vivrais mendiant, toi qui végètes prince.
Dieu ne l'a pas voulu : sur des parquets luisants,
Tu heurtes tes genoux au front des courtisans,
Et les ambassadeurs, qu'un huissier te présente,
Brisent tes hochets d'or dans leur marche pesante.
Puisses-tu succomber à cet ennui profond !
Car l'avenir pour toi s'ouvre noir et sans fond,
Car tes persécuteurs font briller sur ta tête
Un joyau, dont l'aimant attire la tempête...

Ta raison, disent-ils, a mûri promptement,
Tu lis Goethe et Schiller sur le texte allemand ;
Eh bien ! tu comprendras mon arrêt prophétique,
Enfant ! si quelque jour la chance politique
Te renvoyait au trône, et courbait sous ta loi
Un peuple frémissant qui ne veut pas de toi ;
Si tu devais un jour (ce qu'au destin ne plaise !) .
Allonger d'un Bourbon la chronique française,
Une émeute sans fin bourdonnerait dans l'air,
Et livrerait Paris aux brigands de Schiller.
Pour chasser les démons ardents à ta poursuite,
Tu t'armerais en vain d'un aumônier jésuite ;
Tu flairerais de loin chaque placet, de peur
Que son pli n'exhalât une horrible vapeur ;
Sand heurterait encore au seuil des ministères,
Staabs irait troubler tes fêtes militaires ;
Louvel de son tombeau sortirait furibond ;
Son vivace poignard a soif du sang Bourbon.

Mais ne te flatte pas, même d'un jour prospère ;
Tu ne dois pas mourir de la mort de ton père ;
Et, si tu te mêlais à des brigands bénits,
On creuserait ta fosse ailleurs qu'à Saint-Denis.
Miraculeux sauveur, n'écoute pas les mages,
Dont ta crèche dorée attire les hommages :
On dit que, pour tenter l'Achille de treize ans,
Ils glissent une épée à travers leurs présents.
Ah ! si par leurs conseils ta jeunesse est trompée,
Malheur ! car nous aussi nous t'offrons une épée ;
Mais, sentant à la fin notre clémence à bout,
Nous te la présentons par la pointe et debout !...

Et qu'as-tu pour appui ? quelques têtes ridées
Dont les cheveux de neige ont glacé les idées,
Des menins du régent, des docteurs ès-blason,
Imbéciles Calebs de ta vieille maison,
Dont le sang, rare et froid, se figeant sous la hache,
A la main du bourreau ne ferait point de tache.
Parmi ces noms obscurs, il en est un brillant,
Un que nous t'envions, un seul : Chateaubriand !
Mais, sur les lauriers verts qui forment son trophée,
Pâle tige des lis, en vain il t'a greffée,
Son génie est puissant et nous le défions ;
Hélas ! il est passé, le temps des Amphions...
Sur les palais détruits, ses pleurs et ses prières,
Abondants, ont coulé sans émouvoir les pierres,
Pour écouter ce prêtre aux chants mélodieux,
Nous voyons trop les vers qui rongent ses faux dieux
Sa voix, lorsqu'à ta cause il promet la victoire,
Pour la première fois se perd sans auditoire ;
Et, dans sa loyauté de chevalier chrétien,
Il perd son avenir sans restaurer le tien.
Dis donc à ce vieillard, puisqu'il daigne se mettre
Aux genoux d'un enfant qu'il appelle son maître,
Dis-lui de refuser aux profanes débats
Des mots qui ne sont point la langue d'ici-bas ;
De se réfugier au monde qu'il se crée,
Et de ne point offrir une tête sacrée

Où la vieillesse pèse, où tant de gloire a lui,
Au glaive que la loi craint d'égarer sur lui.
Quant aux preux chevaliers que ton exil attire,
Qui vont, gras et vermeils de trois ans de martyre,
Prosterner à tes pieds leur dévoûment profond,
Pour hâter ton retour sais-tu bien ce qu'ils font ?
Ils élèvent au ciel leurs mains et leurs prières,
Attisent de soupirs des feux incendiaires ;
Comme le peuple juif dans un lieu souterrain,
Aux profanes regards cachant leur sanhédrin,
Avides du grand jour qui ne doit jamais naître,
Quand la tempête gronde ils ouvrent leur fenêtre,
Poussent un cri de joie, et regardent en l'air
Si l'envoyé du ciel tombe dans un éclair.
Je me trompe : aux grands jours la basilique ouvert
Nous lâche, pour défi, sa procession verte,
Et, quand la nuit est sombre, un marguillier tremblant
A son clocher honteux arbore un haillon blanc.
Ton nom remue encore, au fond des sacristies,
Des fous que nos dédains ont couverts d'amnisties ;
Et ces Bretons, marqués du type originel,
Sugant l'horreur des bleus sur le sein maternel,
Bétail aveugle et sourd qu'un Gondi populaire
Fouette vers l'abattoir à coups de scapulaire.
Mais, chaque jour, pâlit leur fanatique instinct ;
Le grand buisson ardent de lui-même s'éteint.
Tu seras homme à peine, et déjà l'Armorique
Ne verra plus en toi qu'un fantôme historique.
Si tu parais alors, si quelque flot marin
Jette sur les récifs l'élève de Tharin,
Les pêcheurs, oublieux d'une époque effacée,
Demanderont d'où vient l'étrange cétacée,
Et, comme les débris d'un navire lépreux,
Comme les os d'un phoque anonyme pour eux,
Repousseront du pied, à la mer qui l'apporte,
Le cadavre flottant de la royauté morte.
Si ton clan vagabond, pour vaincre sans danger,
Se glissait dans nos ports derrière l'étranger,
La terre de l'ouest grasse de funérailles,

Aux Français renégats ouvrirait ses entrailles ;
A l'appel de Sinon les ennemis venus
Reculeraient d'effroi devant ces bords connus,
Car ils verraient encore un linceul d'algue verte
Rouler des os blanchis sur la plage déserte,
Et le flot prophétique aux coups de l'aviron
Répondrait en grondant : Quiberon ! Quiberon !

Ecoute, cependant : quand tu pleures la France,
Si le mal du pays est ta seule souffrance,
Si l'exil t'est mortel, espère ; mais attends
Que les nouveaux Bourbons aient achevé leur temps
Un règne à l'agonie aurait peur d'un fantôme,
Un trône chancelant craint le choc d'un atome ;
Ta légitimité doit effrayer la leur,
Mais tu n'es rien pour nous, que faiblesse et malheur.
Plus radieux après une éclipse totale,
Quand juillet brillera sur notre capitale,
Fuis ta prison dorée et viens, sans apparei'
Libre et seul, refleurir à ton premier soleil.
Nous aurons oublié quel fut ton apanage,
Nous fermerons les yeux sur ton pèlerinage ;
Viens : nous te promettons un spectacle inouï
Dont les fêtes des rois ne t'ont point ébloui.
Alors quelque David, aux dessins gigantesques,
Prenant le Champs de Mars pour toile de ses fresques,
Devant la Liberté fera mouvoir les chœurs
Des citoyens joyeux et des guerriers vainqueurs.
Qui sait ? Le tourbillon de cette farandole
T'entraînera peut-être aux pieds de notre idole ;
La voix du sang français, dans ton cœur enfantin
Etouffera la voix du sang napolitain,
Et, fier de partager notre gloire future,
Tu solliciteras des lettres de rotture.
Alors, si des bivouacs fument à l'horizon,
Soldat, va conquérir un laurier pour blason,
Et, comme Ivanhoë, transfuge de Solyme,
Etonnant son pays d'un courage anonyme,
Dans le tournoi sanglant qu'ouvre la Liberté,

Fais dire aux spectateurs : Gloire au *déshérité* !
Oui, confonds pour jamais ton avenir au nôtre,
Sois vraiment *filz de France*, et plutôt au ciel que l'autre...
L'autre orphelin, débris d'un empire plus beau,
Pût revenir aussi de l'exil du tombeau !...
Mais que sert d'embrasser une vaine chimère ?
Ils sont perdus tous deux pour la France leur mère.
Dans la grande cité qui leur donna son lait,
Ma pitié caressante en vain les rappelait :
L'un ne peut soulever la pierre sépulcrale,
L'autre, inhumé vivant dans sa pourpre royale,
Grelotte comme lui sous les brouillards du Nord.
Je parlais à deux sourds : l'égoïsme et la mort.

LES NOCES DE CANA

De Cana l'on sait l'aventure,
Mais d'un vieux grimoire je tiens
Quelques détails, dont l'écriture
N'a pas égayé les chrétiens.
Un peu gourmet, quoi qu'on en dise,
Le Bon Dieu, qui s'était grisé,
Se permit mainte gaillardise
Dont Judas fut scandalisé.

Car chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait,
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

D'abord, en comptant les bouteilles,
Frères, dit-il, en vérité,
De mes jours si pleins de merveilles,
Ce jour sera le mieux fêté :
Mes prêtres futurs, en mémoire
D'un tour de gobelet divin,
Vendant des oremus pour boire,
Changeront l'eau bénite en vin.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis
Le Bon Dieu nous a compromis.

Aux époux, héros de la fête,
Il dit d'un ton d'épicurien :
Buvez, trinquez, foi de prophète.
L'Amour, ce soir, n'y perdra rien ;
Mon présent de noce est un reste
De ce vin comme on n'en fait plus,
Qui, pour décupler un inceste,
Rajeunit un de mes élus...

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Don Dieu nous a compromis.

Puis à Madeleine la sainte,
Qui, belle de honte et d'attraits,
Détournait, loin de cette enceinte,
Vers le désert ses yeux distraits :
De ce monde, votre conquête,
Pourquoi, dit-il, vous séparer ?
Ma sœur, ce n'est qu'en tête-à-tête
Qu'au désert il faut s'égarer...

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Narguant le pharisien qui gronde,
Oui, poursuit-il, faites toujours
Des bienheureux en ce bas monde,
Pour qu'on vous canonise un jour,
Au ciel, pénitente confuse,

Quand vous frapperez en mon nom,
Ne craignez pas qu'on vous refuse,
Vous qui jamais n'avez dit : Non...

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Moi-même, je veux à plein verre
Boire l'oubli du lendemain ;
Chaque instant me pousse au Calvaire,
J'en veux égayer le chemin.
Suivez donc mes traces divines :
En attendant que les douleurs
Viennent vous couronner d'épines,
Enfants, couronnez-vous de fleurs.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Des convives troublant la vue,
Sur leurs plaisirs l'aube avait lui ;
Mais quand l'humanité vaincue
Tombait en foule autour de lui ;
Miracle ! intrépide à sa place,
L'Homme-Dieu, se versant toujours,
Détonnait une hymne d'Horace
Sur le Falerne et les Amours.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

LE HAMEAU INCENDIÉ

Dans ces bois, où souvent une muse chérie
S'est révélée à moi comme une autre Egérie,
Hier, épouvanté, je vis à l'horizon,
Où riait un hameau, fumer un noir tison,
Et j'osai blasphémer : Oh ! si j'étais l'Archange
Que Dieu fait voyager dans nos chemins de fange,
Le visiteur sanglant que, pour sauver les siens,
Il envoya heurter aux seuils égyptiens,
Du moins je choisirais avec intelligence
La place où doit frapper le glaive de vengeance,
Et je respecterais le toit patriarcal
Dont le poteau reçut le baptême pascal,
Je balaierais du sol, au vent de ma colère,

Les nouveaux Balthazars que le monde tolère ;
Et, sur les noirs débris de leurs palais en feu,
Je graverais ces mots : Tyrans, il est un Dieu !
Mais si je rencontrais, errant de plage en plage,
Dans un désert en fleurs l'oasis d'un village,
Où, du travail des jours se délassant le soir,
Les vierges vont danser et les vieillards s'asseoir.
Tribu qu'un long soleil vit marcher haletante,
Et qui, trouvant enfin où déployer sa tente,
Respire la fraîcheur sous le figuier des puits,
Je leur dirais : Enfants, paix et courage, et puis
De peur d'en égarer sur eux les étincelles,
Je passerais bien vite en repliant mes ailes.

Mais l'Ange fut aveugle, et le hameau détruit !

O Fontaine-Riante ! il passait, chaque nuit,
Dans tes chemins obscurs, tout noirs de graminées,
Des brodequins furtifs, des jambes avinées ;
Chaque brise envoyait à tes échos dormants
Des refrains de buveurs et des soupirs d'amants ;
Tu chômais une fête éternelle et paisible,
Et, dans le fond des bois, ton orchestre invisible

Semblait au voyageur, épiant chaque son,
Un nid mélodieux caché dans un buisson.

Embaume de tes fleurs la jeune fille morte,
O muse ! elle a passé dans l'ombre ; mais qu'importe ?
Quand un tourbillon gronde et ravage, souvent,
Dédaigneux des palais qui croulent à sa vue,
Le poète rêveur suit des yeux, dans la nue,
La feuille qui tourne au vent.

Quand ses pas cadencés foulaient la molle arène,
La veille encor, du bal on la saluait reine :
Elle entraînait les cœurs dans son joyeux essor ;
Mais tout sceptre est fragile, et les Parques moroses
Hélas ! foulent aux pieds les couronnes de roses,
Comme les diadèmes d'or.

Nul pressentiment froid n'a glacé son épaule ;
Elle ne chanta pas la romance du *Saule*,
Comme Desdemona sur sa couche d'hymen :
Non, dans ses souvenirs s'endormant satisfaite,
Aux voluptés du bal, à sa robe de fête,
Elle semblait dire : A demain.

L'espérance et l'amour l'agitaient : douces fièvres !
Les syllabes d'un nom s'échappaient de ses lèvres,
Quand, tout à coup, du seuil qu'il venait d'embraser,
Le feu, comme Othello, bondissant sur sa couche,
Interrompit le mot commencé par sa bouche.
Et l'étouffa dans un baiser.

Maintenant dites-moi ce qu'elle est devenue ?
Peut-être foulons-nous sa poussière inconnue :
La flamme s'acharna sur ce corps frais et beau,
Et, quand on éteignit le bûcher funéraire,
Horreur ! il n'en restait pas même de quoi faire
Un cadavre pour le tombeau.

Plaignons aussi, mêlant ce que le Destin mêle,
Dans cet auto-da-fé son père mort comme elle.

Et sa mère surtout, sa mère qui la vit
Dans son linceul brûlant se débattre... et qui vit
C'est assez : détournons les yeux de cette rive,
Où la voix de Rachel qui sanglote m'arrive,
Où l'on heurte du pied des débris et des os,
Où les âmes des morts pleurent dans les roseaux.
Où, dans les doux parfums que la brise promène,
On craint de respirer une poussière humaine.

Frères, dans votre cœur mon cantique de mort
Réveillera du moins des douleurs sans remord !
Oh ! si mes chants obscurs s'élevaient jusqu'au trône
A l'avare Trésor j'arracherais l'aumône ;
Au soleil de Juillet, nous verrions du tombeau
Le village phénix ressusciter plus beau ;
Dans ce mois qu'on dédie à la Liberté-Reine,
Elle-même à l'enfant servirait de marraine,
D'un souvenir de gloire ennobli pour toujours,
Il serait appelé le hameau des TROIS JOURS !
Et vous dont le schako, civil ou militaire,
Etincela dans l'ombre au reflet du cratère,
Artisans dont le feu tatoua les bras nus,
D'une Iliade obscure Achilles inconnus,
Sur vos seins fraternels, sillonnés par la flamme,
Les roses de l'honneur pleuvraient comme un dictame.

Aux malheureux chassés de leurs toits en débris,
Hélas ! ouvrons du moins nos foyers pour abris ;
Ne laissons pas, semblable au voyageur biblique,
Le pèlerin gémir dans la place publique.
Riches, dont l'existence est un banquet sans fin,
C'est à vous de jeter à la soif, à la faim,
Les miettes du gâteau que votre main découpe,
L'écume du nectar débordant de la coupe.
Je ne vous dirai pas, comme le vieux curé,
Que Jésus mendiant pleure, transfiguré :
Je ne vous dirai pas : « Pour que Dieu vous pardonne,
« Donnez, car c'est à lui que la charité donne.
« Au suppliant qui frappe, ouvrez, car le grillon

« Est propice au foyer, la cigale au sillon ;
« Car le bonheur sourit aux toits que l'hirondelle
« Réjouit de ses chants et caresse à coups d'aile... »
Non ; car dans tous les cœurs la vieille foi s'endort,
Et sur l'autel désert on a mis le veau d'or.
Je dirai seulement : Donnez, pour que la foule
Oublie, en le baisant, que votre pied la foule ;
Pour que votre or, sué par tant de malheureux,
Etouffe leurs soupirs en retombant sur eux ;
Pour que votre Pactole, utile dans sa course,
Fasse, comme le Nil, perdre des yeux sa source,
Et pour que le passant vous tende un jour la main,
Si votre char vous jette aux cailloux du chemin ;
Donnez, car, agitant des torches funéraires,
Le spectre de Babœuf prêche des lois agraires ;
Le sol est un volcan ; il tremble, et, comme Dieu,
La Raison vous dira ! L'aumône éteint le feu.

Quant à moi, pèlerin, jouet de la fortune,
Qui me chauffe au soleil et dors au clair de lune,
Moi, qui n'ai pour tout bien, comme un gueux espagnol,
Que mes chants, ma guitare, un beau ciel, un beau sol,
Je n'ai pu leur jeter l'obole qui me manque ;
Mais je quête en leur nom : sans puiser à la Banque,
Mon portefeuille est riche, et de ses plis ouverts
J'ai secoué sur eux mes seuls trésors : des vers.

19 juillet 1832.

UN SOUVENIR A L'HOPITAL

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs ;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor ; puis, prier et mourir :

Et je répète en comptant mes souffrances
Pauvre Gilbert (1), que tu devais souffrir !

Ils me disaient : Fils des Muses, courage !
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort ;
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La Pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi !
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

(1) Ce nom fatal vient de se placer comme de lui-même sous les jeunes plumes qui tremblent en l'écrivant. L'auteur de la *Satyre du dix-huitième siècle* est une gloire consacrée devant laquelle on s'agenouille en fermant les yeux. Pour quiconque ose les ouvrir, il est évident que Gilbert ne fut ni un Chatterton, ni un André Chénier, ni même un Malfilâtre ; mais il dut à son agonie solitaire une magnifique inspiration, et ses adieux à la vie, que tout le monde sait par cœur, suffiraient seuls, aujourd'hui qu'il a pris rang parmi les véritables poètes, pour taire à ses pieds tout reproche d'usurpation.

L'HIVER

Adieu donc les beaux jours ! Le froid noir de novembre
Condamne le poète à l'exil de la chambre.
Où riaient tant de fleurs, de soleil, de gaieté,
Rien, plus rien ; tout a fui comme un songe d'été.
Là-bas, avec sa voix monotone et touchante,
Le pâtre seul détonne un vieux Noël ; il chante,
Et des sons fugitifs le vent capricieux
M'apporte la moitié ; l'autre s'envole aux cieux.
La femme de la Bible erre, pâle et courbée,
Glanant le long des bois quelque branche tombée,
Pour attiser encor son foyer, pour nourrir
Encore quelques jours son enfant et mourir.
Plus d'amours sous l'ombrage, et la forêt complice
Gémit sous les frimas comme sous un cilice.
La forêt, autrefois belle nymphe, laissant
Aller ses cheveux verts au zéphyr caressant,
Maigre et chauve aujourd'hui, sans parfum, sans toilette,
Sans vie, agite en l'air ses grands os de squelette.
Un bruit mystérieux par intervalle en sort,
Semblable à cette voix qui disait : « Pan est mort ! »
Oui, la nature entière agonise à cette heure,
Et pourtant ce n'est pas de son deuil que je pleure ;
Non, car je me souviens et songe avec effroi
Que voici la saison de la faim et du froid ;
Que plus d'un malheureux tremble et se dit : « Que n'ai-je
« Pour m'envoler, aussi, loin de nos champs de neige,
« Les ailes de l'oiseau, qui va chercher ailleurs
« Du grain dans les sillons et des nids dans les fleurs !
« Vers ces bords sans hiver que l'oranger parfume,
« Où l'on a pour foyer le Vésuve qui fume,
« Où devant les palais, sur le marbre attiédi,
« Le Napolitain dort aux rayons du Midi,
« Oh ! qui m'emportera ?... » Mais captif à sa place,
Hélas ! le pauvre meurt dans sa prison de glace ;
Il meurt, et cependant le riche insoucieux

De son char voyageur fatigue les essieux.
Les beaux jours sont passés ; qu'importe ! heureux du monde,
Abandonnez vos parcs au vent qui les émonde ;
Tombez de vos châteaux dans la ville, où toujours
On peut avec de l'or se créer de beaux jours,
Dans notre babylone, hôtellerie immense,
Pour les élus du sort le grand festin commence.
Ruez-vous sur Paris comme des conquérants ;
Précipitez sans frein vos caprices errants ;
A vous tous les plaisirs et toutes les merveilles,
Le pauvre et ses sueurs, le poète et ses veilles,
Les fruits de tous les arts et de tous les climats,
Les chants de Rossini, les drames de Dumas ;
A vous les nuits d'amour, la bacchanale immonde :
A vous pendant six mois Paris, à vous le monde !...
Ne craignez pas Thémis : devant le rameau d'or,
Cerbère à triple gueule, elle s'apaise et dort.

Mais, pour bien savourer ce bonheur solitaire
Qu'assaisonne d'avance un jeûne volontaire,
Ne regardez jamais autour de vous ; passez
De vos larges manteaux masqués et cuirassés ;
Car, si vos yeux, tombaient sur les douleurs sans nombre
Qui rampent à vos pieds et frissonnent dans l'ombre,
Comme un frisson de fièvre, à la porte d'un bal,
La pitié vous prendrait, et la pitié fait mal,
Votre face vermeille en deviendrait morose,
Et le soir votre couche aurait un pli de rose.
Tremblez, quand le punch bout dans son cratère ardent,
D'égarer vers la porte un coup d'œil imprudent ;
Vos ris évoqueraient un fantôme bizarre,
Et vous rencontreriez face à face Lazare
Qui, béant à l'odeur, voudrait et n'ose pas
Disputer à vos chiens les miettes du repas.
Eblouissant les yeux de l'or qui le blasonne,
Quand votre char bondit sur un pont qui résonne,
Passez vite, de peur d'entendre jusqu'à vous
Monter le bruit que font ceux qui passent dessous.
Car voici le moment de la débâcle humaine ;

La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène ;
L'égoïsme, en sultan, jouit et règne ; il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là...

Il est vrai, quelquefois une plainte légère
Blesse la majesté du riche qui digère.
Des hommes, que la faim moissonne par millions,
En se comptant des yeux, disent : Si nous voulions !
Le sanglot devient cri, la douleur se courrouce,
Et plus d'une cité regarde la Croix-Rousse.
Mais quoi ! n'avez-vous pas des orateurs fervents
Qui, par un *quos ego*, savent calmer les vents ?
Qui, pour le tronc du pauvre avares d'une obole,
Daignent lui prodiguer le pain de la parole,
Et, comme l'Espagnol, qui montre, en l'agaçant,
Son écharpe écarlate au taureau menaçant,
Jettent, pour fasciner ses grands yeux en colère,
Un lambeau tricolore au tigre populaire ?
Oh ! quand donc viendra-t-il, ce jour que je rêvais,
Tardif réparateur de tant de jours mauvais ;
Ce niveau qui, selon les écrivains prophètes,
Léger et caressant, passera sur les têtes !
Jamais, dit la raison, le monde se fait vieux ;
Il ne changera pas ; — et dans mon cœur : Tant mieux,
Ai-je dit bien souvent : au jour de la vengeance
Si l'opprimé s'égare, il est absous d'avance.
Spartacus ressaisit son glaive souverain.
Il va se réveiller, le peuple souterrain,
Qui, paraissant au jour des grandes saturnales,
De mille noms hideux a souillé nos annales :
Truands, mauvais garçons, bohémiens, pastoureaux ;
Tombant et renaissant sous le fer des bourreaux,
Et les repus voudront enfin, pour qu'il s'arrête,
Lui tailler une part dans leur gâteau de fête ;
Mais lui, beau de vengeance et de rébellion :
« A moi toutes les parts : je me nomme lion ! »
Alors s'accomplira l'épouvantable scène
Qu'Isnard prophétisait au peuple de la Seine.
Au rivage désert les barbares surpris

Demanderont où fut ce qu'on nommait Paris.
Pour effacer du sol la reine des Sodomes,
Que ne défendra pas l'aiguille de ses dômes,
La foudre éclatera ; les quatre vents du ciel
Sur le terrain fumant feront grêler du sel ;
Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie.
Ainsi je m'égarais à des vœux imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes iambes ardents.
Je haïssais alors, car la souffrance irrite ;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain
Que faut-il au poète ? un baiser et du pain.
Dieu ménagea le vent à ma pauvreté nue ;
Mais le siècle d'airain pour d'autres continue,
Et des maux fraternels mon cœur est en émoi.
Dieu, révèle-toi bon pour tous comme pour moi.
Que ta manne en tombant étouffe le blasphème ;
Empêche de souffrir, puisque tu veux qu'on aime !
Pour que tes fils élus, tes fils déshérités
Ne lancent plus d'en haut des regards irrités,
Aux petits des oiseaux toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims ; à tout dans la nature
Que ton hiver soit doux ; et, son règne fini,
Le poète et l'oiseau chanteront : Sois béni !

Saint-Martin, novembre 1833.

LES MODISTES HOSPITALIÈRES

ANECDOTE DE JUILLET 1830

Un pauvre diable de héros,
Laisse pour mort la veille,
Dans un bon lit, frais et dispos,
Tout à coup se réveille.
Il admire en se récriant,

Des nymphes au minois riant,
 Friand :
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! an !
 Quel joli couvent c'était là
 La la !

Paix donc ! murmure avec douceur
 Quelqu'un près de sa couche ;
 Et puis la bouche d'une sœur
 Vient lui fermer la bouche.
 De ce rappel au règlement
 Le monde lui sembla vraiment
 Charmant :
 Oh ! oh ! etc.

A son lit point de noir abbé,
 Point de docteur profane,
 Dans les mains d'une sainte Hébé,
 En guise de tisane,
 Le convalescent défailli
 Voit mousser d'un œil ébahi
 L'aï :
 Oh ! oh ! etc.

Miracle ! le voilà guéri !
 Et deux nonnes gentilles
 Offrent au jeune homme attendri
 Leurs bras nus pour béquilles.
 Sur ce bâton, sans se blesser,
 On le voit parfois se laisser
 Glisser.
 Oh ! oh ! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct,
 Ne dit pas et j'ignore
 Quel est dans ce cloître le saint
 Que la recluse adore ;
 Mais les bons cœurs le béniront,

Mais les chrétiens qui me liront
Diront :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel joli couvent c'était là
La la !

VIVE LA BEAUTÉ

Dès l'aurore, quand, pour boire,
Adam Billaut se levait,
Un baiser rend la mémoire
A ma Suzon qui rêvait ;
Dans ses bras, heureux esclave,
Je dis au vieux chansonnier :
Tu peux descendre à la cave,
Moi, je suis bien au grenier.

Vous dont le cœur bat au ventre,
Chantez Bacchus et Comus ;
Pour moi, s'il faut opter entre
Les divinités en us,
Dieux gourmands, je vous néglige,
En suivant un rit plus beau,
C'est à Vénus Callipyge
Que je dis *Introïbo*.

L'Alcoran, que je révère,
Traite le vin de poison :
Le vin noie au fond d'un verre
L'amour comme la raison.
L'infortuné, qu'il enivre,
Chancelle en parlant d'amour ;
Fi donc ! l'amant qui sait vivre
Ne doit tomber qu'à son tour.

Tout votre or devient potable,
Et bien souvent, au dessert,

Gourmands, vous quittez la table
Comme on quitte un tapis vert.
Prodiguez : je suis avare,
Et le soir, quand je m'endors,
Pour que rien ne m'en sépare,
J'ai la main sur mes trésors.

Sur les genoux de ma belle
Je dîne, et, pour un amant,
Cette méthode nouvelle
Offre plus d'un agrément.
A l'étiquette on échappe,
Puis, à la fin du repas,
On n'a qu'à lever la nappe,
Et l'on met la table à bas.

En vain un docteur morose
Me dit : Jouir c'est vieillir ;
Une guêpe est dans la rose,
Prends des gants pour la cueillir.
Au hasard je marche et j'aime
Aventureux pèlerin ;
Vive la beauté *quand même* !
Sera toujours mon refrain.

LES JEUX

DE L'AMOUR ET DU HASARD

Quoi ! vous qui demeuriez sans voix
Devant un couplet trop grivois,
Vous si prude, mademoiselle,
C'est vous qui me donnez... Ah ! Dieu !
Peut-on tricher à si beau jeu ?

J'ai gagné la...

La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.

L'un de mes frères les rimeurs
M'aurait-il soufflé ses primeurs !
Il n'est plus de muse pucelle,
Et les bois du Pinde, malsains,
Mènent tout droit aux Capucins.
J'ai gagné, etc.

Apprenant que Châtel dort mal
Dans son grenier pontifical,
Par pure obligeance, aurait-elle
Accepté l'honneur hasardeux
D'être papesse une heure ou deux ?
J'ai gagné, etc.

Feu mon curé plein d'onction,
En un vase d'élection
Vint-il exprès changer ma belle,
Pour que Satan, son héritier,
Se brûlât dans un bénitier ?
J'ai gagné, etc.

Mais non : Rose voit de travers
Les marchands de prose et de vers,
Les Dieux de facture nouvelle ;
Et quant au goût du tonsuré,
Trois lycéens m'ont rassuré.
J'ai gagné, etc.

Fermons les yeux, pour cent raisons ;
S'il le faut même, supposons
Quelque ange ou diable amoureux d'elle.
Amants chrétiens, imitez-moi :
Pour vivre en paix ayez la foi
J'ai gagné la...

La prime à ce jeu-là
Et pourtant Rose est presque fidèle.

L'ÉCOLIÈRE

Approchez, aimable écolière,
Vous qui fûtes maîtresse un jour ;
Approchez, et, moins familière
Avec Lhomond qu'avec l'amour,
Instruisez-vous : chacun son tour
Mais, par un doux air de folie,
Grand Dieu ! comme elle est embellie.
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce l'instant d'être jolie ?
Finissez, Rose, finissez,
Je suis le maître, obéissez.

Quoi ! vous épelez, incertaine,
Même un chapitre de roman ;
Attendez-vous la soixantaine
Pour savoir lire couramment
Les petits vers de votre amant ?
Mais que demande ce sourire ?
Pourquoi ce bras nu qui m'attire ?
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce dans mes yeux qu'il faut lire ?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

La grammaire vous effarouche,
Et j'entends rire à mon côté
Lorsque les S dans votre bouche
Usurpent la place des T :
Quel soufflet pour ma vanité !
Mais cette bouche que j'accuse
Veut se défendre par la ruse.
Finissez, Rose, finissez :
Un baiser n'est pas une excuse,
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez,

Hélas ! elle est encor maîtresse ;
Le livre échappe de sa main
Il tombe, et s'effeuille... Ah ! traîtresse
Vous le foulez avec dédain,
Vous triomphez, mais c'est en vain.
Ne pas céder est mon système :
Passons au chapitre deuxième.
Vite, vite recommencez,
(Dût la leçon finir de même
Vite, vite, recommencez :
Je suis le maître, obéissez.

BÉRANGER

Il dort sous des ombrages verts
Quand la Liberté le rappelle :
Il dort, le poète, infidèle
A ces captifs qui, dans les fers,
Attendaient l'aumône d'un vers.
Et pas de lyres qui les plaignent,
Pas un Blondel pour soulager
Tous ces *Cœurs de lion* qui saignent !..
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Au Luxembourg, mon vers vengeur
Irait frappant de stalle en stalle :
Et sa chiquenaude brutale
Au front d'airain du vieux jugeur
Ferait connaître la rougeur
Je saurais dégoûter, j'espère,
Et Perrin-Dandin de juger,
Et Petit-Jean d'être compère...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Je consolerais les Amours :
De la beauté j'ai vu les larmes
Couler sur des gants de gendarmes,

Et sa plainte tomber toujours
Sur des cœurs et des barreaux sourds.
Triste, en rêvant au long martyre
Qu'on lui défend de partager,
Lisette a perdu son sourire...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

L'avenir est si beau là-bas !...
A des chants d'espoir tout l'engage.
A-t-il remis sa *montre en gage*,
Le poète ? et ne sait-il pas
Combien le temps a fait de pas ?
Pour montrer du doigt sur la rive,
Au siècle qui va naufrager,
Les fleurs dont le parfum m'arrive,
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Lui-même a vingt fois en chantant
Bravé les bêtes du prétoire ;
De dormir avant la victoire,
Après avoir guerroyé tant,
Il a droit sans doute, et pourtant..
Il faut, viennent les représailles,
Vienne un juillet ou l'étranger,
Un Tyrtée aux champs de batailles !...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

1835

LA MUSE

Nymphes, qui guettes au passage
L'écolier du pays latin,
Assez laide pour être sage,
Quel mauvais sort te fit catin ?
Hélas ! répond un peu confuse
La courtisane au bas crotté,
Vous voyez une pauvre Muse
Soyez heureux par charité !

Ne riez pas, oui, de la Loire
J'égalais presque la Sapho :
J'étais gentille, et l'auditoire,
Lorgnette en main, criait *bravo* :
D'un gros garçon et d'un poème
J'enrichis la postérité.
Entre nous, le père est le même ;
Soyez heureux par charité !

A Paris, un journaliste ivre
Prôna mes vers qu'il ne lut pas.
Ce monsieur, pour juger mon livre,
Avait feuilleté mes appas.
Quand, d'une main, le bon apôtre
Brochait l'article à mon côté,
Il me tâtait le ... de l'autre
Soyez heureux par charité !

Dans les salons je fus admise,
Mes conquêtes ont fait du bruit :
J'ai vu Lamartine en chemise
Et Byron en bonnet de nuit.
Sur mon sein traçant une épître,
En le baisant ils l'ont chanté.
Je mets en vente leur pupitre :
Soyez heureux par charité !

Mais survint une maladie,
Adieu la gloire, adieu l'amour !
Il fallut tomber, enlaidie,
De lord Byron à lord Seymour. (1)
Je n'ai d'autre espoir que l'hospice,
Sauf un roman frais édité.
Pauvre Muse, Dieu te bénisse !
Soyez heureux par charité !

(1) Dandy fameux qu'on avait surnommé Mi lord Arsouille.

LE TOCSIN

Un peu d'or, je ne sais comment,
Du ciel me tombe, et vite
A manger mon avoir gaîment,
Amis, je vous invite,
Accourez à ce gai tintin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Accourez à ce gai tintin
Tintin : c'est le tocsin !

C'est le tocsin, et dans Paris
Sitôt qu'il nous rassemble,
Gendarmes, fillettes, maris,
Pour cent raisons tout tremble.
Gisquet (1) y perdra son latin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Gisquet y perdra son latin
Tintin : c'est le tocsin !

A sac les cabarets ! à sac !
Ecoliers, en besogne !
Comme au bon temps de l'Armagnac
Le mot d'ordre est *Bourgogne* ;
On peut y joindre *Chambertin*,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
On peut y joindre *Chambertin*,
Tintin : c'est le tocsin !

Puis, faisons l'amour en passant :
Sur le cœur d'une femme,
Ce son magique est tout-puissant
Comme : *Ouvre-toi, Sésame*.
Tout va flamber : punch et catin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,

(1) Préfet de Police.

Tout va flamber : punch et catin
Tintin : c'est le tocsin !

Il faut des Midas du pouvoir
Chatouiller les oreilles :
Pour le charivari du soir
Vidons trente bouteilles ;
Insurgeons le pays latin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin
Insurgeons le pays latin,
Tintin : c'est le tocsin !

J'ai pour vous pousser aux combats,
De l'éloquence en poche,
Et si quelque diable n'a pas,
Avant, fondu la cloche,
Je sonnerai jusqu'au matin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Tintin : c'est le tocsin !

SOUVENIR D'ENFANCE

Après dix ans je vous revois,
Vous, que j'aimai toute petite ;
Oui, voilà bien les yeux, la voix
Et le bon cœur de Marguerite.
Vous m'avez dit : « Rajeunissons
Ces souvenirs pleins d'innocence. »
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Comme ils sont loin ces jours si beaux !
Gais enfants que le jeu rassemble,
En souliers fins, en gros sabots,
Sur l'herbe nous courions ensemble.

Dans la vie, où nous avançons,
 Nous ne marchons plus qu'à distance.
 Ah ! j'y consens, recommençons
 Un des beaux jours de notre enfance.

Pauvre ignorant, vous m'instruisiez
 Avec une peine infinie ;
 Plus d'une fois, lorsqu'à vos pieds
 J'épelaï*s Paul et Virginie*,
 Je fus distrait à vos leçons
 Pour y rester en pénitence ;
 Ah ! j'y consens, recommençons
 Un des beaux jours de notre enfance.

Quoi ! je chante et pas un souris,
 Pas un regard qui m'applaudisse !
 Autrefois, quand je vous appris
 L'air dont m'a bercé ma nourrice,
 Un baiser fut de mes chansons
 Le refrain et la récompense :
 Ah ! j'y consens, recommençons
 Un des beaux jours de notre enfance

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

FABLIAU NORMAND

*Aux amis de M. M***, qui me conseillaient de lui rendre
 visite pour le consoler d'un grand malheur.*

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
 Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
 Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
 Devant qui l'amitié doit prier et se taire
 Oh ! non, je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie
Hérode, Pilate et l'Enfer ;
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et, sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond ;
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la Croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : A quoi bon ?...

A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids.

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh ! non, je n'irai pas, sous ce toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire ;
Oh ! non, je n'irai pas.

LE JOLI COSTUME

Dans l'alcôve de ma voisine,
Un mardi gras, me réveillant,
Sous mes habits je vois Rosine
Qui se mirait en souriant :
A sa bouche un cigare fume ;
D'un grivois elle a le maintien :
Oh ! qu'elle est bien !
Oh ! qu'il est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Je comprends que d'un jeune esclave
Virgile ait soupiré le nom ;
Je comprends les mœurs du conclave
Et les soupers d'Anacréon.
Mais son Bathyle, je présume,
Aurait pâli rival du mien :
Oh ! qu'elle est bien !
Oh ! qu'il est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Mais, sur une tête mignonne,
Enfant, ce chapeau doit peser ;
Les cheveux noirs qu'il emprisonne
Hier appelaient le baiser.
Laisse-les, suivant ta coutume,
Flotter sans voile et sans lien :

Oh ! qu'elle est bien !
Oh ! qu'il est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Grâce pour deux captifs encore !
Oui, foule aux pieds ce frac étroit.
En vain, sur la vitre sonore,
L'aquilon souffle humide et froid :
Mon cœur, que le désir consume,
Palpitera chaud près du tien !

Oh ! qu'elle est bien !
Oh ! qu'il est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Et je poursuis, et la fillette,
Riant toujours, toujours cédant,
Se voit réduite à la toilette
Qui parait Eve aux yeux d'Adam,
Trésor à trésor, sur la plume,
Je puis recompter tout mon bien :

Oh ! qu'elle est bien !
Oh ! qu'elle est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

LE DERNIER JOUR

J'ai dit souvent : Dieu confonde
Ce monde et tout avec lui !
Mais, quand de ce pauvre monde
Le jour suprême aura lui,
Changeant de ton dès l'aurore,
Je dirai j'en fais l'aveu :
Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu.

A cette heure épouvantable,
Tous vos hôtels trembleront,
Riches ; et de votre table
Bien des miettes tomberont.
Affamés, qu'on se restaure !
Dirai-je, et trinquons, morbleu !
Pauvre globe, etc.,

L'effroi que ce jour fait naître
(Et pour ma part j'en ris bien),
Empêche de reconnaître
Son lit, sa femme et son bien.
Plus de bourgeois matamore,
Plus d'huissiers ! le Code au feu !
Pauvre globe, etc.,

Le vieux soleil file, file.
Et s'éteint dans le brouillard :
Allons, truands, par la ville
Jouer à Colin-Maillard.
Tremblez, Rose, Hortense, Laure :
J'ai la main heureuse au jeu.
Pauvre globe, etc.

Et vite, chez la reinette
Dont un soir je fus épris,
Allons de ma chansonnette
Réclamer gaîment le prix.
Aux appas qu'en vers j'adore
Allons dire en prose adieu.
Pauvre globe, etc,

Puis à mon hôte Grégoire
Répétons, le verre en main :
N'ayez souci du mémoire,
J'attends mon père demain
Car qui m'a fait ? je l'ignore :
Mon *Credo* dit que c'est Dieu.
Pauvre globe, etc.,

Je fredonnais de la sorte,
Dormant, rêvant à demi,
Quand tout à coup à ma porte
Retentit un pas ami.
Avril en fleur vient d'éclorre,¹
Mes vitres ont un ciel bleu;
Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu.

LES 5 et 6 Juin 1832

CHANT FUNÈBRE

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Ces enfants, qu'on croyait bercer
Avec le hochet tricolore,
Disaient tout bas : Il faut presser
L'avenir paresseux d'éclorre ;

Quoi nous retomberions vainqueurs
Dans les filets de l'esclavage
Hélas ! pour foudroyer trois fleurs
Fallait-il donc trois jours d'orage !

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Le peuple, ouvrant les yeux enfin,
Murmurait : On trahit ma cause :
Un roi s'engraisse de ma faim
Au Louvre que mon sang arrose ;
Moi, dont les pieds nus foulaient l'or,

Moi, dont la main brisait un trône,
Quand elle peut combattre encor,
Irai-je la tendre à l'aumône ?

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux,
Ayons le courage des larmes !

La liberté pleurait celui
Qu'elle inspira si bien naguère ;
Mais un fer sacrilège a lui,
Et l'ombre pousse un cri de guerre :

Guerre et mort aux profanateurs !
Sur eux le sang versé retombe,
Et les Français gladiateurs
S'égorgent devant une tombe.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes

Alors le bataillon sacré
Surgit de la foule, et tout tremble ;
Mais, contre eux Paris égaré
Leva ses mille bras ensemble,
On prêta, pour frapper leur sein,
Des poignards à la tyrannie,
Et les derniers coups du tocsin
N'ont sonné que leur agonie.

Ils sont tous morts, morts en héros
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Non, non, ils ne s'égaraient pas
Vers un avenir illusoire :

Ils ont prouvé par leur trépas
Qu'aux Décius on pouvait croire.

O ma patrie ! ô Liberté !
Quel réveil, quand sur nos frontières
La République aurait jeté
Ce faisceau de troupes guerrières !

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !
Sous le dôme du Panthéon,
Vous qui rêviez au Capitole,
Enfants ! que l'appel du canon
Fit bondir des bancs d'une école,
Au toit qui reçut vos adieux
Que les douleurs seront amères,
Lorsque d'un triomphe odieux
Le bruit éveillera vos mères !

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

On insulte à ce qui n'est plus,
Et moi seul j'ose vous défendre :
Ah ! si nous les avions vaincus,
Ceux qui crachent sur votre cendré
Les lâches, ils viendraient, absous
Par leur défaite expiatoire,
Sur votre cercueil à genoux,
Demander grâce à la victoire.

Ils sont tous morts en héros.
Et le désespoir, est sans armes ;
Du moins, en face des bourreau
Ayons le courage des larmes !

Martyrs, à vos hymnes mourants
Je prêtais une oreille avide ;
Vous périssiez, et dans vos rangs
La place d'un frère était vide,
Mais nous ne formions qu'un concert,
Et nous chantions tous la patrie.
Moi sur la couche de Gilbert. (1)
Vous sur l'échafaud de Borie.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

MIL HUIT CENT TRENTE-SIX.

« Tu ne tueras pas. »
Décatalogue.)

Dieu l'ordonne, et je vous en prie,
Moi qui vais chantant sur vos pas.
Même pour sauver la patrie,
O mes frères, ne tuez pas !
Quand cette arme qui fume encore
A tonné, mon vers tricolore
Recula soudain blanc d'effroi ;
Ma pitié devint du délire
Et, reniant ses dieux, ma lyre
A murmuré : Vive le roi !

Quand un jury tue, à la face
Si nous lui jetons le remords ;
Si du code rouge on efface
Par degrés la phrase de mort,
A Thémis, tant de fois trompée
Si l'on veut arracher l'épée

(1) Voir page 3.

Où pendent des gouttes de sang
Ce n'est pas pour que, dans la ru
Le fer justicier tombe et tue
Ramassé par vous en passant.

Dans le palais, aux jours d'alarme,
Regardez : ne voyez-vous rien ?
Rien que le sabre du gendarme
Ou du marchand prétorien ?
Oh ! quoi qu'ait prêché dans ce livre,
Dont le parfum de sang enivre,
Saint-Just, l'apôtre montagnard,
Enfants, la morale éternelle
Au seuil des rois fait sentinelle
Pour en écarter le poignard.

Forgeron, laisse sur l'enclume
Le fer vengeur inachevé :
L'arme du siècle, c'est la plume,
Levier qu'Archimède a rêvé !
Ecrivons : quand, pour la patrie
La plume de fer veille et crie
Aux mains du talent indigné,
Rois, princes, valets, tout ensemble
S'émeut... et la plume d'or tremble
Devant l'arrêt qu'elle a signé...

Mais, bien que mon vers gronde et prêche,
Ne craignez pas pour votre ami
Une insulte à la fosse fraîche
Où vos sanglots l'ont endormi.
Laissant à l'esclave un tel rôle,
Je dirai dût à ma parole
Un bruit de verrous retentir
« Apôtres des sanglants systèmes,
« Nos cultes ne sont pas les mêmes
« Mais vous comptez un beau martyr ! »

Et quel père n'a vu ses filles
Honoré de pleurs ingénus
Le jeune héros en guenilles,
Le beau patriote aux pieds nus ?
Il sauva des flots l'une d'elles,
Et leurs amours lui sont fidèles...
Donnez des lis, car il n'est plus !
Des lis, des pleurs, ô jeunes filles :
Car son sang tacha ses guenilles ;
L'échafaud meurtrit ses pieds nus !

Jeune, et sans pain, sans fiancée,
Des rêves d'amour l'ont nourri.
Et l'ombre de Cymodocée
Au *martyr* du peuple a souri
Sous notre chêne populaire,
Que la sainte croix tumulaire
Prodigue l'ombre à son tombeau.
Si le Dieu chrétien qu'il adore
Le repousse en tonnant, Eudore
Prîra Jésus pour Alibaud.

Hélas ! de l'hymne funéraire
Qu'aujourd'hui j'abandonne au vent,
J'aurais voulu, mon noble frère,
Parer ton front, ton front vivant :
Tel, quand, chaud de mille agonies,
Ankarstroëm aux Gémonies
Roulait, on vit ou l'on crut voir
Pour parfumer la claie infâme,
Des mains d'un ange ou d'une femme,
Quelques brins de laurier pleuvoir.

Gagnons les bourreaux de vitesse,
Disais-je, Alibaud va mourir :
Vers le Golgotha de Lutèce
Le char court : Muse, il faut courir.
Mais un vers me fuyait encore,
Et déjà du coteau sonore

Tombait ce cri : *Mort en héros !*
L'œuvre rivale était complète :
J'arrivais trop tard : le poète
Était vaincu par les bourreaux.

NICOLAS

Chanson à boire écrite sur la carte à payer d'un Restaurateur.

AIR : *Du Curé de Pompone.*

Chez Nicolas, moi, je me plais,
Malgré son air sévère.
Après boire au nez des valets
Si l'on jette son verre,
Si l'on s'escrime avec les plats,
Il gronde et veut qu'on part
Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Ce mot apaise en un moment
Notre hôte qui s'effraie :
Sous ce bon prince on a vraiment
Les libertés qu'on paie.
Attable-t-on certains appas,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Priant de ne pas l'oublier,
Quand la gentille Rose
Voit chacun dans son tablier
Lui glisser quelque chose,
.
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,

Nicolas ;
Mettez ça sur la carte

Si quelque vent, fort à propos
Eteignant la chandelle,
Fait trébucher parmi les pots
Son épouse fidèle,
Si de la nappe on fait des draps,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Le Pouvoir est de ses amis :
Dans un coin de la salle
Il a vingt fois mis et remis
Certain buste un peu sale
Quand le plâtre vole en éclats,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas :
Mettez ça sur la carte.

Nicolas, digne petit-fils
De madame Grégoire,
Ton vin m'inspirait quand je fis
Ces couplets à ta gloire.
Ton vin est bon, mes vers sont plats
Mais il faut que je parte :
Je te les offre, hélas !
Nicolas,
Pour acquitter la carte.

LES CROIX D'HONNEUR

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Elle brillait d'un éclat fabuleux,
L'étoile sainte, aujourd'hui dérisoire,
Quand, pour parer des uniformes bleus,
Elle pendait aux mains de l'Homme-Gloire.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

A ce trésor, que son sang achetait,
Le mutilé dont la mort était sûre
Tendait, joyeux, le bras qui lui restait,
Et de laurier parfumait sa blessure.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

L'astre d'honneur, sous la tente, au forum,
Lançait toujours ses rayons au plus digne ;
Pour nos soldats ce nouveau labarum
Portait écrit : *Tu vaincras par ce signe !*

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

J'ai vu, quinze ans, tous les pouvoirs moqueurs
Pour leurs valets en faire une livrée ;
J'ai vu, quinze ans, des poitrines sans cœurs
S'enfler d'orgueil sous l'étoile sacrée.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Qu'ai-je dit ? non : le peuple saura bien,
Vous séparant d'une ligne ennemie,
Au lâche esclave, au noble citoyen,
Tailler leur part de gloire ou d'infamie.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

A vous la honte, à vous, brillants valets !
Prévenez tous le grand jour de colère :
Pour que le feu consume vos brevets,
N'attendez pas la foudre populaire !

Et vous, guerriers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

L'ILE DES BOSSUS

CONTE-CHANSON

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Un jour, le vent moqueur y jette
Un puîné de Jean de Calais ;
Jean débarque et prend sa lorgnette
« Tudieu ! que ces magots sont laids ! »
Et Jean, d'un air superbe,
Les toise à chaque pas ;
Car il est un proverbe
Que Jean ne connaît pas :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

D'un air triomphant, il s'étale
Le soir aux Bouffes ; mais soudain
Autour de lui, de stalle en stalle,
Bourdonne un rire de dédain.

Maint faiseur d'épigramme
Crie : A la porte ! il va
Faire avorter le drame
Et la *dona diva*.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Jean le comprit, et d'une haleine
Vite à son auberge il courut
Endosser deux bosses de laine ;
Puis dans le monde il reparut :
Et soudain chaque belle,
Prise à ce tour subtil,
Du beau Polichinelle
Voulut tenir le fil.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mainte vieille, à la dérobée,
Epuisa pour lui soins et fard ;
Mainte fois sa bosse est tombée
Aux pieds d'une autre Putiphar ;
Enfin, pouvant à peine
Suffire à son bonheur,
Jean d'une énorme reine
Fut... l'écuyer d'honneur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mais du roi Pouf il vit la fille ;
L'auguste enfant, des plus jolis,
Epouvantail de sa famille,
Avait poussé droit comme un lis.

De ce côté sans cesse
Jean soupire, et, vainqueur,
Aux pieds de la princesse
Met sa bosse et son cœur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Tous deux s'esquivent : bon voyage !
Puis en France ils vont saintement
Ajouter à leur mariage
La formule du sacrement.
Bref, de sa double bosse,
Inutile à Calais,
Pour danser à la noce,
Jean se fit des mollets.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Il eut un enfant, deux, trois, quatre ;
Fut échevin et marguillier,
Vit des abus sans les combattre,
Écoute des sots sans bâiller.
Et vieux, de la jeunesse
Devenu le Mentor,
Au sortir de la messe,
Il fredonnait encore :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

LA FERMIÈRE

ROMANCE

Etrennes à madame Guérard.

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
 Au prône le répète,
 Paie un bienfait (même égaré),
 Ah ! qu'il songe à ma dette !
 Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
 La joie à la chaumière,
 Et garde des vents et des pleurs
 La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
 A son fuseau sourie,
 Comme les anges aux fils blancs
 De la Vierge Marie !
 Que tous, par la main, pas à pas,
 Guidant un petit frère,
 Réjouissent de leurs ébats
 La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
 Tu n'es qu'un faible hommage ;
 Mais qu'en avril le rossignol
 Chante, et la dédommage ;
 Qu'effrayé par ses chants d'amour,
 L'oiseau du cimetière,
 Longtemps, longtemps se taise pour
 La ferme et la fermière !

Janvier 1836.

SI VOUS M'AIMIEZ

ROMANCE

Ménestrel, qui vais par le monde,
 N'ayant rien que mon gai savoir,
 Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
 Je me croirais un riche avoir ;

Comme Pétrarque aux pieds de son idole,
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,
J'oublierais tout, voire le Capitole,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
De vos baisers seuls j'aurais faim,
Et, sourd à son voisin qui gronde,
Mon cœur s'enivrerait enfin ;
Cœur mendiant, il va, de femme en femme,
Criant misère, et sans secours, hélas !
Le pauvre meurt : il renaîtrait, madame,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,
Au vent du matin et du soir,
Iraient à vous, comme les roses
Qui pleuvent devant l'ostensor.
Purifiant l'air de Paris, madame,
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,
Comme un parfum je brûlerais mon âme,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas

Sur vous, grand'dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravate
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise
Souriez-lui, marchez fière à son bras ; —
Son bras ! demain je saurais ce qu'il pèse,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

LES DEUX AMOURS

Pourquoi donc, jeune Laïs,
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays